1971

Comment s'y prendre pour déterminer si un jeune est révolutionnaire ou non? Comment faire la distinction? Il n'y a qu'un seul critère, c'est de voir si ce jeune veut se lier aux masses ouvrières et paysannes et se lie effectivement à elles. S'il le veut, et s'il le fait, c'est un révolutionnaire; dans le cas contraire, c'est un non-révolutionnaire ou un contre-révolutionnaire.

MAO TSETOUNG

LA VOIE DE L'INTEGRATION AUX OUVRIERS, PAYSANS ET SOLDATS

LA VOIE DE L'INTEGRATION AUX OUVRIERS, PAYSANS ET SOLDATS

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES
PEKIN 1971

Imprimé en République populaire de Chine

Il est très nécessaire que les jeunes qui ont de l'instruction aillent à la campagne pour se faire rééduquer par les paysans pauvres et moyens-pauvres. Il faut convaincre les cadres et les autres habitants des villes d'envoyer à la campagne ceux de leurs enfants qui ont terminé leurs études secondaires du premier ou du second cycle, ou leurs études universitaires. Un travail de mobilisation doit être accompli dans ce sens. Et les camarades des régions rurales doivent réserver un bon accueil à ces jeunes gens.

Mao Tsétoung

Comment s'y prendre pour déterminer si un jeune est révolutionnaire ou non? Comment faire la distinction? Il n'y a qu'un seul critère, c'est de voir si ce jeune veut se lier aux masses ouvrières et paysannes et se lie effectivement à elles.

Mao Tsétoung

NOTE DE L'EDITEUR

Il y a trente ans, notre grand dirigeant, le président Mao soulignait avec acuité dans sa brillante œuvre intitulée: *L'Orientation du Mouvement de la Jeunesse*: **"Comment s'y prendre pour déterminer si un jeune est révolutionnaire ou non? Comment faire la distinction? Il n'y a qu'un seul critère, c'est de voir si ce jeune veut se lier aux masses ouvrières et paysannes et se lie effectivement à elles."** Ici, le président Mao a indiqué à la grande masse des jeunes intellectuels révolutionnaires l'unique voie juste à suivre.

Au cours de ces trente années, dans leur large masse, les jeunes gens instruits de notre pays ont effectivement progressé dans cette voie, tracée par le président Mao, de l'intégration des intellectuels aux ouvriers, paysans et soldats; aussi, dans la révolution de démocratie nouvelle et la révolution socialiste, se sont-ils aguerris et ont-ils apporté leur contribution.

L'intégration des jeunes gens instruits aux masses ouvrières et paysannes, en se fixant dans les régions montagneuses et rurales, constitue une grande révolution sociale; à ce sujet, il existe depuis toujours une lutte aiguë entre les deux voies, les deux lignes et les deux idéologies. La ligne révolutionnaire prolétarienne du président Mao veut que les jeunes gens instruits prennent la voie de la fusion avec les ouvriers et les paysans, afin de se tremper dans la tempête des trois grandes luttes révolu-

tionnaires à la campagne et de devenir des continuateurs résolus de la cause révolutionnaire prolétarienne. La ligne révisionniste contre-révolutionnaire de Liou Chao-chi, ce renégat, agent de l'ennemi et traître à la classe ouvrière, consiste au contraire à faire de l'établissement des jeunes gens instruits dans les régions montagneuses et rurales un moyen leur permettant d'obtenir renom, célébrité, haut poste et fortune, et de se placer au-dessus des masses, ceci dans le vain espoir de pousser les jeunes sur la voie de la restauration du capitalisme. La Grande Révolution culturelle prolétarienne, balayant toutes les pourritures, a réfuté tous les arguments absurdes avancés par Liou Chao-chi sur cette question, frayant ainsi une large voie, et une voie toute nouvelle à l'intégration des jeunes gens instruits aux ouvriers, paysans et soldats.

S'étant aguerris et trempés au cours de la Grande Révolution culturelle prolétarienne, les jeunes gens instruits sont pleins d'ardeur et de dynamisme, et animés d'un esprit de combativité; ils se rendent plus profondément compte que leur rééducation par les ouvriers, paysans et soldats, lors de leur établissement à la campagne, dans les régions frontières, les usines, les mines, et à la base, constitue une mesure révolutionnaire d'une très grande importance stratégique; c'est une question qui concerne l'éducation et la formation des millions de continuateurs de la cause révolutionnaire du prolétariat, la consolidation de la dictature du prolétariat et la prévention de la restauration du capitalisme pour une période extrêmement longue; en un mot, cette mesure est nécessaire pour l'édification socialiste de la patrie, elle implique une grande et profonde révolution idéologique.

Récemment, le président Mao a lancé l'appel: **"Il est très nécessaire que les jeunes qui ont de l'instruction ail-**

lent à la campagne pour se faire rééduquer par les paysans pauvres et moyens-pauvres." Aujourd'hui, notre pays connaît l'essor enthousiaste du mouvement pour le départ à la campagne et dans les régions montagneuses d'une foule toujours plus nombreuse de jeunes gens instruits. Ces centaines de milliers de jeunes révolutionnaires avancent victorieusement sur la voie révolutionnaire indiquée par le président Mao.

Les sept articles recueillis dans cette brochure décrivent des actions d'avant-garde de jeunes intellectuels révolutionnaires de Chine, qui nous montrent comment, dans le processus de leur intégration aux ouvriers, paysans et soldats, ils luttent et se forment dans les trois grands mouvements révolutionnaires, la lutte de classes, la lutte pour la production et l'expérimentation scientifique.

S'AGUERRIR ET SE FORMER DANS L'UNIVERS DE LA CAMPAGNE

—Visite aux jeunes gens instruits de la Commune populaire "Kouangkouotienti Tayeoutsouowei", district de Kiahsien, province du Honan

par le correspondant de
La Chine populaire (Edition en japonais)

La Commune populaire à laquelle j'ai rendu visite a un nom retentissant: "Kouangkouotienti Tayeoutsouowei" (Univers où l'on peut donner toute sa mesure). Elle se trouve dans le district de Kiahsien, province du Honan, dans la vaste plaine de la Chine centrale. Ce qui m'a le plus frappé, à mon arrivée, fut de voir se détacher sur les murs tout blancs de chaque foyer cette citation du président Mao en beaux caractères: **"Tous ceux qui ont de l'instruction comme eux doivent se faire une joie d'aller travailler dans les régions rurales s'ils en ont la possibilité. Il y a là un univers où ils peuvent donner toute leur mesure."**

Ici, on voit tout de suite que les jeunes sont particulièrement nombreux. Dans les champs, sur l'aire, au

chantier et dans d'autres postes de travail, partout on voit les visages lumineux de jeunes hommes et jeunes filles en pleine force, et partout retentissent leurs chants éclatants. Au cours de ces dix dernières années, en réponse à l'appel lancé par le président Mao d'aller se fixer à la campagne ou dans les régions montagneuses, la plupart d'entre eux ont quitté la ville pour venir ici. Une fois en contact avec eux, j'ai découvert qu'ils avaient une particularité commune, celle d'être remplis de fierté et d'une force inépuisable qu'ils retirent de l'application consciencieuse de ce grand enseignement du président Mao. En fait, ils ne sont pas les seuls; tout comme eux les vieillards aux cheveux grisonnants et les enfants de cinq à six ans, gardant gravés dans leur cœur les enseignements du président Mao, s'efforcent d'appliquer la pensée-maotsétoung dans tous leurs actes.

Le vieux paysan pauvre Houang Kiu-en qui avait été cadre d'un canton une dizaine d'années auparavant m'a raconté avec une émotion inexprimable l'histoire du nom de la commune. "En 1955, dit-il, le canton Talitchouang, qui a précédé notre commune, avait présenté un article intitulé 'Expérience d'un canton sur la réalisation d'un plan pour la coopération', dans lequel était posé également le problème de l'organisation des jeunes gens instruits pour participer à la production agricole. Ayant vu cet article, le président Mao y attacha une grande importance, l'incorpora dans le livre intitulé *L'Essor du socialisme dans les campagnes chinoises* et écrivit la citation susmentionnée comme note de la rédaction sur cet article. . ." C'est ainsi que pour exprimer leur sentiment d'affection et de fidélité sans bornes pour notre grand dirigeant, le président Mao, tous les membres de la commune ont décidé de nommer leur commune

"Kouangkouotienti Tayeoutsouowei" (Univers où l'on peut donner toute sa mesure).

C'est justement au moment où la grande directive du président Mao pénétrait de jour en jour dans le cœur du peuple que le grand renégat Liou Chao-chi se rendit, en 1957, à Hsiutchang, grande ville de la province du Honan. Il fit rassembler les élèves des écoles secondaires en vue de leur tenir un discours. Il colporta alors sans retenue sa "théorie" dite d'"aller à la campagne pour se faire valoir et être fonctionnaire", allant carrément à l'encontre de la grande directive du président Mao. Il prêcha ainsi arbitrairement: "Après votre retour à la campagne, ne faites rien que cultiver consciencieusement la terre pendant trois ou cinq ans", par la suite, "certains d'entre vous pourront devenir cadres du district, de la province, voire même du Comité central du Parti." . . . Les agents de Liou Chao-chi dans le Honan, le suivant de près, se mirent également à clamer et à colporter partout ces sinistres camelotes.

Une lutte acharnée se déroulait pour gagner les jeunes gens instruits.

Dignes successeurs de la révolution

L'univers que le président Mao a mentionné de sa main dans la citation à laquelle nous nous référons attire le cœur ardent de tous les jeunes. Depuis plus de dix ans, suivant la voie tracée par le président Mao, ils s'y lancent par groupes successifs. Parmi eux, il y en a qui retournaient ainsi dans leur pays natal, d'autres, grandis dans la ville, y sont venus se faire rééduquer par les ouvriers, paysans et soldats. Actuellement, il y a déjà dans cette

commune 438 jeunes gens instruits qui exercent leurs talents pour édifier une nouvelle campagne socialiste et se transformer en sûrs continuateurs de la cause révolutionnaire du prolétariat.

Près d'une pompe électrique qui faisait entendre ses grondements, je vis un gars robuste, aux jambes couvertes de boue et aux mains calleuses. On me le présenta en disant: "C'est Lou Tchong-yang, un jeune qui a de l'instruction, revenu au village en 1958. Il est maintenant membre de la commission permanente du comité révolutionnaire du district, chef adjoint du comité révolutionnaire de la commune." "Je l'ai pris pour un paysan pur et simple!" dis-je. A m'entendre, il éclata de rire et dit: "Pour ne pas changer de couleur, je dois persévérer dans le travail productif et maintenir toujours des liens étroits avec les masses." Puis, il se mit à me raconter comment il était retourné, il y a dix ans, dans son pays natal pour travailler la terre.

C'était au printemps 1958. Lou Tchong-yang faisait alors ses études du deuxième cycle dans une école secondaire du district de Kiahsien. Un jour, il remit à l'école une demande dans laquelle il exprimait le désir de retourner à la campagne pour travailler la terre. Cela fit beaucoup de bruit dans l'établissement. Une poignée de responsables engagés dans la voie capitaliste cherchèrent à le faire changer d'avis: "Avec tes bonnes notes, disaient-ils, tu pourras sûrement être admis dans une université très cotée. Quand les autres, faute d'échelle, n'arrivent pas à grimper, toi qui en possèdes une, tu ne voudrais pas t'en servir. Il faut penser à ton avenir!" . . . Dans la nuit, Lou Tchong-yang, assis sous la lampe, ouvrit les œuvres du président Mao; ces lignes de brillants caractères surgirent sous ses yeux: **"Comment s'y**

prendre pour déterminer si un jeune est révolutionnaire ou non? Comment faire la distinction? Il n'y a qu'un seul critère, c'est de voir si ce jeune veut se lier aux masses ouvrières et paysannes et se lie effectivement à elles." Il fut tellement ému par cet enseignement de notre grand dirigeant, le président Mao, que son cœur en resta longtemps agité. Il se disait: "Dans l'ancienne société, les miens travaillaient de génération en génération comme valets de ferme pour les propriétaires fonciers; comment auraient-ils pu aller à l'école? Aujourd'hui, si j'ai été à même de faire mes études à l'école secondaire du deuxième cycle, c'est grâce à la sollicitude du président Mao et à la formation puisée dans ses enseignements. Je ne dois jamais oublier mon origine." Le lendemain, il dit catégoriquement: "Je suivrai résolument la voie indiquée par le président Mao. Les exigences formulées par le Parti et le peuple, voilà mon avenir. Mon poste de combat est à la campagne!" Ce n'est qu'après avoir formulé trois demandes à l'école et surmonté maints obstacles qu'il obtint l'autorisation de revenir dans son pays natal.

Quand Lou Tchong-yang fut de retour au village, les paysans pauvres et moyens-pauvres lui témoignèrent une affection encore plus profonde qu'à leurs propres enfants. Le vieux secrétaire de la cellule du Parti, le conduisant dans toutes les tempêtes de la lutte de classes, lui a indiqué l'orientation à suivre, l'a aidé à distinguer le vrai du faux et a éveillé sa conscience de classe. Les vieux paysans pauvres lui ont appris avec patience à labourer la terre et à semer, lui transmettant ainsi sans aucune réserve leur expérience dans la production. Quant à Lou Tchong-yang, se mettant avec modestie à l'école des paysans pauvres et moyens-pauvres, il s'est rapidement

transformé en un véritable paysan. Ces derniers temps notamment, il ne cesse jamais de participer au travail productif quoiqu'il soit chargé de nombreuses tâches. Ainsi, est-il qualifié par les paysans pauvres et moyens-pauvres de digne successeur qui sert le peuple **"totalement"** et **"entièrement"**.

C'est encore dans cette commune que j'ai vu une jeune fille instruite nommée Liang Sieou-ying. Après avoir fini ses études à l'école secondaire du premier cycle, elle s'est lancée en 1964, pleine d'enthousiasme, sur le front agricole. Au lendemain de son retour à la campagne, prenant la houe de la main de sa mère, elle alla au champ. Dans les premiers jours de sa participation au travail, elle trouvait la vie intéressante, car, on travaillait tout en bavardant et riant entre jeunes. Les jours s'écoulaient, et la théorie d'"étudier pour être fonctionnaire" colportée par Liou Chao-chi, ce renégat, agent de l'ennemi et traître à la classe ouvrière, vint à surgir dans sa pensée. Un jour, après le travail, elle rentra à la maison, très fatiguée. Jetant la houe par terre, elle s'étendit sur le *kang* [lit en briques] et se mit à grogner: "A quoi bon avoir fait des études à l'école secondaire uniquement pour travailler la terre! Ce genre de travail n'est pas intéressant!. . ." Dès lors, elle se montra incapable de travailler consciencieusement; tous les jours, elle ne rêvait que partir ailleurs. Constatant son état d'esprit, son père et sa mère tinrent une réunion d'évocation des souffrances subies par leur famille dans le passé en les comparant avec le bonheur d'aujourd'hui. Sa mère raconta en pleurant leur vie misérable dans l'ancienne société: "Ton père était à l'époque valet de ferme chez un propriétaire foncier; éreinté par un lourd travail, il ne pouvait pourtant même pas manger à sa faim. Par un hiver glacial,

au dernier mois du calendrier lunaire, toute la famille dut partir pour fuir la famine et gagner sa vie ailleurs. Et ta sœur aînée mourut de faim." . . . Au début, Sieouying ne voulait pas entendre raison, mais petit à petit ce récit la toucha profondément. . . . En la conduisant devant le portrait du président Mao, son père lui dit ces paroles sorties du cœur: "C'est le président Mao qui a sauvé toute notre famille. Tu ne te rends pas compte du bonheur dont tu jouis, et tu méprises les travailleurs pour avoir étudié quelques années; cela prouve que tu as oublié ton origine." Consciente de sa faute, Sieouying, devant le portrait du président Mao, fit ce serment solennel: "O président Mao! Je n'ai pas agi selon votre enseignement, dès aujourd'hui, je le suivrai résolument, rejetterai mes idées bourgeoises. En travaillant de toutes mes forces, je ferai toute ma vie durant la révolution dans ce grand univers qu'offre la campagne."

Dès lors, on entendit de nouveau résonner son rire éclatant. Cependant, la transformation idéologique ne se fait pas si facilement. Un jour, on était en train de battre le blé lorsque subitement de sombres nuages couvrirent le ciel, une rafale se leva. Le chef cria aux membres de l'équipe de courir sur l'aire mettre le blé à l'abri. A cet appel, Liang Sieou-ying s'apprêtait à sortir, mais, à peine eut-elle passé le seuil de la porte qu'une pluie torrentielle se mit à tomber. Elle rentra aussitôt. "Tant pis. Qu'une ou deux personnes soient absentes, cela n'a pas d'importance!" se dit-elle comme excuse. Cependant, à cet instant, les silhouettes des vieux paysans pauvres, bravant la tempête au risque de leur vie, passèrent l'une après l'autre devant ses yeux. Une lutte acharnée se livra dans sa pensée: Se jeter dans le combat ou se terrer à la maison pour rester bien tranquille? Elle se décida en-

fin à aller rejoindre les paysans pauvres et moyens-pauvres et travailla avec eux jusqu'à ce que tout le blé eût été rentré. En la voyant toute mouillée, ceux-ci dirent en guise d'éloge: "Quelle brave fille!" Après cela, elle ne put de quelques jours retrouver le calme tant elle remuait de pensées: "Pourquoi, se disait-elle, les vieux paysans pauvres peuvent-ils se soucier en toute chose des intérêts de l'équipe, alors que moi, je pense toujours à mon intérêt personnel?" A ce moment seulement, elle se rendit profondément compte de toute la signification de cette grande vérité mise en lumière par le président Mao: les ouvriers et paysans sont les plus propres. Elle se dit qu'il lui fallait travailler opiniâtrement à transformer sa conception du monde si elle voulait rejeter radicalement sa vieille idéologie. Aguerrie au cours de quelques années de dures épreuves, elle est maintenant digne de notre nouvelle génération. Les paysans pauvres et moyens-pauvres l'appellent cordialement la "brave fille".

Les jeunes gens instruits grandis à merveille, tels que Lou Tchong-yang et Liang Sieou-ying, sont ici nombreux. Encouragés par les grandes directives du président Mao, ils n'ont cessé de surmonter les difficultés et obstacles de toutes sortes dressés par Liou Chao-chi et ses agents, et ont pris résolument la large voie de l'intégration aux ouvriers, paysans et soldats.

Le premier cours donné par les paysans pauvres et moyens-pauvres

Récemment, 71 jeunes gens et jeunes filles instruits de Tchengtcheou, chef-lieu de la province du Honan, sont

venus se fixer dans le district de Kiahsien. A la nouvelle de leur prochaine arrivée, tout le district entra en effervescence. Ils n'étaient pas encore près d'arriver que les paysans pauvres et moyens-pauvres de la commune les attendaient déjà depuis longtemps au bord de la route. La pluie même ne put les en déloger. Lorsque les jeunes combattants de la Garde rouge furent en vue, ils allèrent au-devant d'eux, prirent leurs affaires, portèrent leurs bagages sur l'épaule et dirent en leur serrant la main: "Nous avons tant espéré votre arrivée; enfin vous voilà!" Les nouveaux membres de la commune populaire furent conduits à leur demeure que les paysans pauvres et moyens-pauvres avaient déjà meublée et installée. Dans la cuisine, la jarre était remplie d'eau, le feu allumé; on avait tout prévu pour eux. Pleins de sollicitude, les paysans pauvres et moyens-pauvres leur demandèrent s'il leur manquait encore quelque chose. La chaleur manifestée par la grande famille révolutionnaire toucha vivement le cœur de ces nouveaux membres de la commune.

Les jeunes gens instruits, frais émoulus de l'école, telles les jeunes pousses tendres qui n'ont pas encore bravé les tempêtes, ne connaissent pas le monde. Certains même, plus ou moins contaminés par la ligne révisionniste en matière d'enseignement préconisée par Liou Chao-chi, méprisaient les ouvriers et paysans, ainsi que le travail manuel. Comment les forger en acier, comment en faire de dignes continuateurs de la révolution?

Dès l'arrivée de ces nouveaux membres de la commune, les paysans pauvres et moyens-pauvres se mirent à réfléchir jour et nuit à cette question: "Ces jeunes gens sont venus ici, chez nous; il nous faut les conduire sur la juste voie pour ne pas décevoir le président Mao." Ainsi,

pour que les jeunes n'oublient jamais le passé, et qu'ils apprennent à connaître l'âpreté de la révolution, le premier cours que les membres de la commune leur donnèrent fut-il une leçon de classe.

Un jour, à midi, les sept nouveaux membres de l'équipe de production de Siaosintchouang, venus de l'Ecole secondaire No 9 de Tchengtcheou, allaient préparer le déjeuner lorsque la mère Liang, vieille paysanne pauvre, vint et leur dit: "Ne vous mettez pas à la cuisine, mes enfants. Aujourd'hui, je vous invite." Ne voulant pas la déranger, ils s'y refusèrent tous en la remerciant. Cependant, la mère Liang insista d'un ton sérieux: "Vous devez tous venir, sans exception; j'ai quelques mots à vous dire." Voyant que sa décision était bien prise, ils se laissèrent conduire par elle jusqu'à sa maison. Elle leur apporta le repas: des petits pains faits avec du son de riz, une soupe de légumes sauvages. En voyant cela, ils comprirent tous que c'était un "repas d'évocation des souffrances du passé" auquel la mère Liang les invitait. "Mangez donc, mes enfants!" A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle fondit en larmes. Une haine implacable montait dans son cœur. Lorsqu'elle raconta l'histoire de son mari qui, réduit à mendier, avait été mordu jusqu'au sang par le chien d'un propriétaire foncier, le père Liang se leva d'un coup, retroussa son pantalon et leur montra sa cicatrice. Les nouveaux membres de la commune, ne pouvant maîtriser la colère allumée dans leur cœur, crièrent en serrant le poing: "Gardons gravées en nos cœurs les souffrances subies dans le passé par les classes opprimées, et n'oublions jamais la haine nourrie de sang et de larmes!" Ayant essuyé ses yeux, la mère Liang ajouta: "Pourtant, le grand renégat Liou Chao-chi a prétendu que 'l'exploiteur a ses mérites', que 'l'exploitation

peut sauver l'homme'. C'est un loup déguisé en homme. Ce gredin voulait nous conduire à faire marche arrière. Pouvons-nous le tolérer?" "Mille fois non!" répondirent-ils d'une voix de tonnerre. A ce moment, le père Liang prit sa palanche placée près de lui et dit: "C'est mon trésor légué de génération en génération. Dans l'ancienne société, c'est avec elle que j'ai porté mes fils et filles pour fuir la famine et aller mendier. Après la Libération, j'ai repris cette palanche pour édifier la nouvelle campagne socialiste." Un sourire illumina la figure de la mère Liang. Elle ouvrit les *Citations du président Mao Tsétoung* et se mit à lire mot à mot, phrase par phrase: **"Le monde vous appartient. L'avenir de la Chine vous appartient."** Ensuite, elle les encouragea en ces termes: "Nous vivons dans cette commune pour laquelle le président Mao a rédigé une note de sa propre main. Vous devrez suivre toujours les enseignements du président Mao, prendre racine, fleurir et porter fruits dans cet univers."

Les nouveaux membres de la commune retirèrent de cette vivante leçon de classe une force inépuisable. Ils affirmèrent: "Voilà une leçon comme nous n'en avions jamais reçu pendant plus de dix ans d'école." . . .

C'est de cette façon que nombre de vieux paysans pauvres ont inspiré la jeune génération pour qu'elle puisse lier étroitement son propre idéal à la destinée du prolétariat, à l'avenir de la révolution.

Se former dans les tempêtes de la lutte de classes

Le président Mao a enseigné: **"La lutte de classes, la lutte pour la production et l'expérimentation scientifique**

sont les trois grands mouvements révolutionnaires de l'édification d'un pays socialiste puissant." Dans cet univers qu'offre la campagne, les jeunes gens instruits se sont placés au premier front de ces trois grands mouvements révolutionnaires, où ils se sont forgés dans les épreuves. Ils ont mené à la campagne un combat acharné contre l'ennemi de classe dans la lutte violente entre les deux classes et les deux voies, et repoussé les balles enrobées de sucre lancées par l'ennemi, remportant ainsi victoire sur victoire. Keou Tchen-jing, comptable de l'équipe de production, est l'un d'entre eux.

Pendant les trois années de calamités naturelles, 1959-1961, un spéculateur du village vint un jour le trouver chez lui et chercha à l'inciter avec des paroles mielleuses à employer une grosse somme des fonds publics pour spéculer sur le coton. "C'est une bonne affaire, disait-il, tu pourras aisément remettre la somme après avoir vendu le coton, et personne ne le saura. Nous ferons cela en coopération et je te promets de partager les bénéfices avec toi." Se rendant compte qu'il s'agissait d'une infraction aux lois et aux règlements, Petit Keou refusa catégoriquement. Cependant il ne put fermer l'œil de plusieurs nuits, se demandant dans son for intérieur: "Pourquoi ce mauvais sujet m'a-t-il choisi de préférence? Pourquoi est-ce en moi spécialement qu'il cherchait à ouvrir une brèche?" Ayant en vue cette question à résoudre, il ouvrit les œuvres du président Mao et y trouva cet enseignement: **"Après l'anéantissement des ennemis armés, il restera encore des ennemis non armés; ceux-ci ne manqueront pas de mener contre nous une lutte à mort; nous ne devons jamais les sous-estimer."** Cet enseignement l'éclaira tout à coup, et il en tira cette conclusion: "C'est un ennemi non armé qui a ouvert le

feu sur moi, un jeune qui n'est pas parfaitement conscient de la lutte de classes. Je dois redoubler de vigilance!"

Qui aurait pensé que quelques jours plus tard, le spéculateur viendrait de nouveau le voir. Cette fois-ci, ne pouvant plus contenir sa colère, Keou Tchen-jing dévoila immédiatement les activités de sape de cet ennemi de classe, qui fut percé à jour. Keou Tchen-jing, tout en s'aguerrissant dans cette lutte, vit se raffermir sa position de classe. Voilà treize ans, depuis son retour à la campagne, qu'il tient la comptabilité et les paysans pauvres et moyens-pauvres le qualifient de "bon intendant" de l'économie collective.

Au cours de la Grande Révolution culturelle prolétarienne sans précédent dans l'histoire, les jeunes gens instruits de la région se sont fortement aguerris dans la lutte de classes, devenant ainsi des forces vives de la révolution à la campagne. Au début du mouvement, ils se révoltèrent, avec les paysans pauvres et moyens-pauvres, contre une poignée de responsables engagés dans la voie capitaliste. Ce qui effraya terriblement les agents du grand renégat Liou Chao-chi dans le Honan. Ces derniers s'empressèrent alors d'envoyer leur groupe de travail pour réprimer le mouvement de masse révolutionnaire qui se développait ici avec impétuosité. Dès son arrivée au village, tentant de détourner l'orientation de la lutte, le groupe de travail tourna son fer de lance sur le camarade Wang Yen-tai, cadre dirigeant révolutionnaire, qui y travaillait depuis longtemps. Les membres de ce groupe insinuèrent: "Wang Yen-tai a exercé ici une influence néfaste; nous sommes venus procéder à la désinfection." Les paysans pauvres et moyens-pauvres, sentant qu'il y avait là quelque chose qui clo-

chait, vinrent trouver les jeunes gens instruits et leur dirent: "D'où viennent-ils, ces gens qui débitent des propos aussi venimeux? Le camarade Wang Yen-tai nous a conduits à étudier et à appliquer de façon vivante les œuvres du président Mao, à lutter pour transformer le ciel et la terre; il pense et agit de la même façon que nous, paysans pauvres et moyens-pauvres. C'est clair qu'il est un bon cadre appliquant la ligne révolutionnaire du président Mao. Pourtant ceux-là parlent de nous 'désinfecter'; il y a du louche là-dessous!" Les jeunes se lancèrent alors dans la lutte pour affronter le groupe de travail. "Wang Yen-tai, prétendit celui-ci, a répandu largement son venin parmi vous, vous êtes dupés." Les jeunes répliquèrent avec fermeté et conviction en ces termes: "Le puits à pompe électrique dans le nord-ouest du village a été creusé par nous sous la direction de Wang Yen-tai, il a quelques dizaines de mètres de profondeur. Si vous voulez nous 'désinfecter', il vous faudrait combler ce puits." "Vous êtes tous des conservateurs", affirma le groupe de travail. Mais les jeunes gens répondirent avec énergie: "Nous ferons tout pour défendre la ligne révolutionnaire du président Mao!"

Les membres du groupe de travail, à bout d'arguments, se calfeutrèrent dans leur bureau et n'osèrent plus en sortir, cependant, les jeunes vinrent les trouver pour mener un débat avec eux et affichèrent un *dazibao* demandant leur retrait. Peu de temps après, le groupe de travail, constatant qu'il ne pouvait rester plus longtemps, s'enfuit un soir, en douce.

En menant la lutte entre les deux lignes à la campagne, les jeunes ont à faire face à tout moment aux attaques lancées par la bourgeoisie contre le prolétariat pour gagner la jeune génération. La poignée de responsables

engagés dans la voie capitaliste, ayant comme chef de file Liou Chao-chi, a toujours tenté de conduire les jeunes sur la voie néfaste du révisionnisme, afin de se préparer à la restauration du capitalisme.

Un jour d'été 1966, un individu du chef-lieu du district vint trouver furtivement Lou Tchong-yang et lui dit: "Allez donc en ville; quelqu'un de capable et jouissant de prestige comme vous accéderait certainement à une haute position de cadre s'il allait là-bas faire la révolution! A quoi bon vous terrer ici, dans ce village si pauvre?" En entendant cela, Lou Tchong-yang, furieux, lui répondit brusquement: "Je resterai ici, car je suis décidé à me fixer pour la vie à la campagne." Constatant l'échec de ses tentatives, l'enjôleur s'en alla tout penaud.

Quelques jours plus tard, des coups de téléphone et des lettres, venus successivement du chef-lieu du district, pressèrent Lou Tchong-yang de s'y rendre. Ce qu'il fit, tout en se posant mille questions. Au chef-lieu, il fut "reçu cordialement" par certains individus qui le conduisirent dans une belle pièce et tentèrent de le séduire par la promotion à un beau poste: "L'administration du district a déjà ratifié votre nomination d'instructeur politique pour tout le district." Lou Tchong-yang, ayant percé à jour leur intrigue, leur répondit avec fermeté: "Le président Mao m'a enseigné de combattre dans cet univers qu'offre la campagne; je m'en tiendrai toute ma vie à cette position. De quelque manière que ce soit, vous n'arriverez jamais à m'enlever de la campagne!" Sur ce, il quitta résolument le chef-lieu pour retourner à ce vaste univers auquel il s'était juré de se consacrer.

Aguerris par les flammes ardentes de la Grande Révolution culturelle prolétarienne, les jeunes gens instruits ont transformé leur mentalité d'une façon encore

plus profonde. Ils ont sévèrement stigmatisé les absurdités préconisées par Liou Chao-chi telles que "étudier pour être fonctionnaire", "aller à la campagne pour se faire valoir et monter en grade" etc. Ils disent avec indignation: "C'est vendre de la viande de chien sous l'enseigne d'une tête de mouton. C'est comme cela que Liou Chao-chi a cherché à nous corrompre en recourant aux idées bourgeoises pourries, notamment la recherche des honneurs et du profit. Plus il veut nous conduire sur la voie révisionniste, plus nous devons dévoiler ses complots, nous garder de tomber dans son piège, et suivre résolument la voie indiquée par le président Mao!"

Jeunes gens expérimentés dans le travail productif

Dès que les jeunes se lancèrent dans cet univers qu'offre la campagne, ils abandonnèrent leurs vêtements d'étudiant pour revêtir l'habit de travail, et se rendirent partout où la tâche paraissait la plus pénible, au mépris du vent, de la pluie et de la saleté. Rééduqués par les paysans pauvres et moyens-pauvres, ils sont en train de devenir des jeunes gens expérimentés en fait de production agricole.

Des milliers d'années durant, la sécheresse a toujours constitué une grave menace pour les paysans du pays, et la production agricole dépendait du ciel. Bien que la rivière Jouho au débit abondant passât par le pays, elle n'apportait aucun bénéfice aux cultivateurs; au contraire, quand elle débordait, une fois par an, elle emportait quantité de terres fertiles. De nombreux villageois étaient obligés de quitter leur pays natal pour aller

gagner leur vie ailleurs. Après la Libération, la grande masse des paysans pauvres et moyens-pauvres ont obtenu la terre et pris la voie de la coopération. Cependant, la menace de la sécheresse n'était pas écartée pour autant. Ce n'est qu'après la création de la commune populaire que les gens du pays, bien décidés à aménager montagne et rivière, furent en mesure d'entreprendre sur une grande échelle des travaux hydrauliques. En 1964, Lou Tchong-yang fut élu secrétaire de la cellule du Parti de la brigade de production. Il entreprit d'étudier et d'appliquer de façon vivante, avec les paysans pauvres et moyens-pauvres, les œuvres du président Mao, donnant ainsi une impulsion à la production. Ayant relu cet enseignement du président Mao: **"De tous les biens du monde, l'homme est le plus précieux. Tant qu'il y aura des hommes, des miracles de toute espèce pourront être acomplis sous la direction du Parti communiste"**, il prit la décision de conduire les masses à arracher la victoire sur le ciel et la terre pour vaincre radicalement la sécheresse. Il rassembla la nuit même les cadres, les vieux paysans et les jeunes gens instruits, et leur présenta sa proposition de construire un canal d'irrigation pour amener l'eau de la rivière Jouho. A l'entendre, tout le monde fut transporté de joie. Un vieux paysan pauvre dit en lui tapant sur l'épaule: "Tu connais bien ce qu'il y a dans notre tête. Puisqu'il y a de l'eau par chez nous, il y a du grain; l'eau, c'est le grain." Les jeunes, pleins de force et d'enthousiasme, se préparèrent tous à engager le combat. Au début du printemps 1965, conduits par Lou Tchong-yang, plus de 200 paysans pauvres et moyens-pauvres, ainsi que jeunes gens instruits s'attaquèrent à la terre gelée, et commencèrent à creuser le canal. Nombre de vieux paysans

pauvres, au mépris du froid rigoureux, mangeaient et dormaient sur le chantier; ce qui encourageait encore davantage les jeunes à lutter contre la nature avec une conviction et une fermeté inébranlables. Après 75 jours de combat, on finit par ouvrir un grand canal de 13 lis de long, capable d'irriguer 3 000 mous de terre. On put obtenir ainsi une récolte abondante sans précédent, l'été de cette même année.

Cependant cela ne suffisait pas à résoudre complètement la question de l'eau. En plein été, à cause de la baisse du niveau de l'eau du Jouho résultant du besoin urgent en eau dans le cours supérieur, le canal d'irrigation ne pouvait jouer pleinement son rôle. Lou Tchong-yang ouvrit de nouveau l'ouvrage du président Mao: *Comment Yukong déplaça les montagnes,* et l'image du vieux Yukong apparut devant lui. Il se dit alors: Si le vieux Yukong a pu déplacer deux grandes montagnes, pourquoi nous, les nouveaux Yukong de l'époque de Mao Tsétoung, n'arriverions-nous pas à creuser un puits pour en finir avec ce problème de l'eau?

A propos du forage des puits, les gens de cette commune gardaient une vieille appréhension. Leurs prédécesseurs avaient essayé, de génération en génération, de creuser des puits, mais chaque fois ils avaient échoué, car ils n'arrivaient pas à vaincre le sable mouvant ni à bâtir le maçonnage du puits qui s'écroulait avec l'apparition de l'eau. Lou Tchong-yang mobilisa alors les masses pour trouver un moyen de résoudre ce problème. Chaque fois qu'une difficulté surgissait, on étudiait ensemble les œuvres du président Mao et on réussit en fin de compte à faire le bilan de l'expérience acquise au cours des nombreux essais antérieurs, ce qui servit de base pour mener un nouveau combat en vue de réclamer l'eau à

la nature. C'était au début de l'hiver, la terre était déjà gelée. Vingt à trente gars conduits par Lou Tchong-yang et accompagnés par quelques vieux paysans comme "conseillers techniques", arrivèrent sur le chantier. Bien que la pompe ait gelé et que leurs habits trempés de sueur soient devenus raides sous le froid pénétrant, ce n'était pas là des difficultés de nature à arrêter des gens à volonté de fer, armés de la pensée-maotsétoung. Ils récitaient à haute voix cette citation du président Mao: **"S'armer de résolution, ne reculer devant aucun sacrifice et surmonter toutes les difficultés pour remporter la victoire."** dont l'écho se répercutait au fond du puits, sur tout le chantier et au loin dans ce vaste horizon.

Après avoir creusé jusqu'à une profondeur de sept à huit mètres environ, une couche de sable mouvant apparut subitement, et il fallut interrompre un temps les travaux. Suivant l'enseignement du président Mao: **"Les masses sont les véritables héros"**, Lou Tchong-yang tint immédiatement une réunion sur place, à laquelle participaient cadres, vieux paysans et jeunes gens instruits qui engagèrent une discussion animée. A la réunion, un plan détaillé fut arrêté: installer d'avance le cercle de protection autour duquel serait fixée une natte de roseau pour retenir le sable mouvant. Après un combat acharné, le sable mouvant fut enfin dompté, et les travaux se poursuivirent. Comme le puits se faisait de plus en plus profond, il fallait installer un moteur à mi-hauteur, et parmi les jeunes c'était à qui descendrait le premier pour faire ce travail. Mais Lou Tchong-yang les arrêta en disant: "C'est dangereux là-dedans. Laissez-moi y descendre!" Il était tout absorbé par son travail lorsque subitement un pan du mur du puits s'écroula et il fut enseveli sous les éboulis. On se précipita pour le dégager,

et quand il revint à lui, la première phrase qu'il prononça fut: "Comment marchent les travaux?" A la nouvelle de l'accident, les paysans pauvres et moyens-pauvres de tout le village accoururent pour s'informer de sa santé. L'un lui apporta du vin fortifiant, l'autre des œufs. Ils dirent les larmes aux yeux: "Pendant tous ces jours de la construction du puits, tu as toujours cherché à faire le travail le plus dangereux. Si tu étais resté enseveli, nous n'aurions plus de goût à manger, si abondante que soit la récolte!" Le troisième jour, Lou Tchong-yang, quoique souffrant encore de ses contusions, revint de nouveau au chantier. Après plus de 20 jours de lutte acharnée, on arriva finalement à creuser au bord de la rivière Jouho le premier puits à pompe mécanique de l'endroit. Avec le bruit sourd du moteur, l'eau jaillissait du fond du sol, tel un dragon d'argent.

En menant un dur combat pendant deux hivers et printemps, les constructeurs ont réussi à creuser 27 puits à pompe mécanique. Les interrupteurs une fois ouverts, c'est près de 7 000 mous de terre de toute la commune qui peuvent être irrigués en quelques jours seulement. Dès lors, cette commune populaire, qui avait toujours été sous la menace de la sécheresse, se vit assurée d'une bonne récolte même en cas de sécheresse ou d'inondation, grâce au canal d'irrigation et aux puits. En 1967, la production totale de grain de cette commune a plus que doublé par rapport aux années où l'on n'avait pas encore de puits, et en 1968, la production de blé par mou s'accrut de plus de 10% par rapport à l'année précédente.

Depuis plus de dix ans, les jeunes gens instruits établis ici ont toujours considéré leur participation au travail productif comme un cours nécessaire à leur transformation idéologique. Certains d'entre eux ont même tota-

lisé plus de 310 journées de travail, et la plupart d'entre eux en ont accompli en général plus de 270, ce qui représente l'équivalent de celles accomplies par chaque paysan pauvre et moyen-pauvre du lieu.

Les paysans pauvres et moyens-pauvres de dire: "Ces jeunes gens instruits sont couverts de boue tout comme nous, et leurs mains sont aussi calleuses que les nôtres." Cela prouve que ces jeunes gens venus de la ville, dans leur grande majorité, ont déjà obtenu de brillants succès pour ce qui est de leur rééducation par les paysans pauvres et moyens-pauvres et le travail de production où ils se sont aguerris. Leur cœur est plus étroitement lié à celui des paysans pauvres et moyens-pauvres.

Avant-garde dans l'expérimentation scientifique

A la lisière du champ de la brigade de production de Yangtchouang était dressé un grand écriteau attirant l'attention, sur lequel on pouvait lire "Blé et maïs, 500 kg par mou". En me désignant le champ aux jeunes plants de blé, drus et verts, comme un tapis, un vieux paysan pauvre me dit avec joie: "Voyez! Un miracle s'est produit cette année dans ce champ. La production de blé y a atteint 515 kg par mou. . . . Ce sont les 15 jeunes intellectuels revenus au village qui ont enregistré ces résultats. Leur âge moyen est de 25 ans seulement!" Lorsque j'ai voulu connaître plus de détails sur cette question, il m'a conseillé d'aller trouver les jeunes camarades du groupe d'expérimentation.

Tcheou Kin-an, chef du groupe d'expérimentation des jeunes, a 26 ans; il a été diplômé en 1959 du deuxième

cycle de l'école primaire. Il me raconta, le regard pétillant, l'histoire de son groupe.

Avant la formation de ce groupe, la production de blé la plus élevée de la brigade de Yangtchouang atteignait seulement un peu plus de 65 kg par mou, celle de coton, une dizaine de kg, et celle de maïs, dans les 150 kg. Pour changer cet aspect retardataire de la production, les vieux paysans pauvres allèrent trouver les jeunes gens instruits en leur disant: "C'est l'homme qui conduit l'affaire, c'est l'homme qui décide du rendement de la terre. Vous avez de l'instruction et nous, nous avons l'expérience des labours. Si nous nous unissons pour procéder à des essais, la terre nous donnera un rendement élevé." Ces paroles allèrent droit au cœur de ces jeunes. Transportés de joie, ils ne pensaient plus qu'à se mettre à l'œuvre le plus tôt possible.

C'est ainsi qu'en automne 1965, avant les semailles du blé, les 15 jeunes gens instruits de Yangtchouang, dirigés et soutenus par la cellule du Parti de la brigade de production, formèrent, avec quelques paysans pauvres et moyens-pauvres, un groupe d'expérimentation scientifique. Ils prirent la décision d'en finir avec le rendement faible de la brigade et de se lancer dans l'expérimentation scientifique. La brigade leur donna une parcelle de champ et un fonds pour les frais d'expériences. Le cœur plein d'ardeur, ils entamèrent la lutte en dressant au bord du champ un grand écriteau sur lequel était écrit: 500 kg de blé par mou.

Suivant en toute chose les enseignements du président Mao, ils se mettaient avec modestie à l'école des paysans pauvres et moyens-pauvres et liaient étroitement la théorie à la pratique. L'année suivante la production de blé, sur les trois mous du champ d'expérience, atteignit

plus de 350 kg par mou contre 50 kg auparavant. Bien que la production n'ait pas atteint 500 kg, cette commune connut ainsi le rendement le plus élevé dans son histoire.

Cependant, devant ce succès, la tête tourna aux jeunes membres du groupe. Comme ils étaient contaminés par la ligne révisionniste en matière d'enseignement en vigueur dans les vieilles écoles, leurs idées bourgeoises de la "recherche des honneurs et d'une position" se firent jour de nouveau. En 1967, écartant les paysans pauvres et moyens-pauvres qui avaient collaboré avec eux dans les essais scientifiques, ils agirent en maîtres dans tout travail et repoussèrent tous leurs conseils. Ils mijotaient d'ébahir tout le monde avec le record de 500 kg par mou. Pourtant, l'affaire ne marcha pas selon leur désir. Ils employèrent des méthodes de culture mal appropriées, abusant de l'eau et des engrais, ce qui occasionna la verse à l'approche de la récolte. Loin de dépasser 500 kg, la production par mou n'atteignit que 220 kg, accusant une baisse de plus de 100 kg par rapport à l'année précédente.

Aussi, des bruits de toute sorte commencèrent-ils à courir. Des ennemis de classe, sautèrent sur l'occasion pour créer de la mésintelligence en disant: "Compter sur des gosses pour atteindre 500 kg par mou, c'est espérer que les coqs vont donner des œufs!". . .

Devant les difficultés, certains dirent, découragés: "La science, ce n'est pas notre fort. Peu instruits et pas équipés, nous devrions bien cesser ce travail le plus tôt possible."

A ce moment décisif, Tcheou Souei-wa, vieux chef de brigade, vint trouver le groupe, muni du précieux livre rouge. Sans parler de rien, il engagea les jeunes membres du groupe à étudier cet enseignement du président

Mao: **"C'est à travers les difficultés et les vicissitudes que grandit le nouveau. Ce serait une pure illusion de croire que sur la voie du socialisme on peut éviter les difficultés et les détours, qu'on peut se passer de faire le maximum d'efforts, qu'il suffit de se laisser pousser par le vent et que le succès vient facilement."** Puis il leur dit avec sincérité: "Si nous procédons à des essais scientifiques, c'est pour édifier le socialisme. Mais nous ne devons pas le faire pour notre propre honneur et intérêt!" Beaucoup de paysans pauvres et moyens-pauvres tendirent également la main aux jeunes pour les aider, et ils les encouragèrent en ces termes: "La défaite est la mère du succès. Quand vous êtes tombés par terre, il faut vous relever!"

Les jeunes se mirent alors à étudier encore et encore les "Trois articles les plus lus"[1] du président Mao, firent consciencieusement le bilan de l'expérience acquise dans leur défaite. Ils en vinrent à considérer que parmi les causes multiples de la défaite dans les essais sur la culture du blé, la plus importante était qu'ils n'avaient pas suivi l'enseignement du président Mao, qu'ils ne s'étaient pas liés aux paysans pauvres et moyens-pauvres. Ils stigmatisèrent avec colère la pacotille du révisionnisme contre-révolutionnaire colportée par Liou Chao-chi telle que le "mépris pour les ouvriers et les paysans", la "mise de la technique au premier rang", la "recherche des honneurs et d'une position". Ils résolurent de ne plus prendre de grands airs d'intellectuels, de se mettre avec modestie à l'école des paysans pauvres et moyens-pauvres et, pleins d'esprit combatif, ils reprirent leurs ex-

[1] *Servir le peuple, A la mémoire de Norman Béthune* et *Comment Yukong déplaça les montagnes.*

périences. Cette fois, ils demandèrent à un vieux paysan pauvre très expérimenté de la brigade d'assurer la fonction de "conseiller". Avant les semailles du blé, ils tinrent une réunion en plein champ; le vieux "conseiller", en se fondant sur ses longues années d'expérience de la production, aida les jeunes à dégager les problèmes qu'elle posait en se conformant à la "Charte en huit points"[1] arrêtée par le président Mao, ainsi qu'à résoudre, à la lumière de la pensée-maotsétoung, une série de contradictions rencontrées dans les essais scientifiques. Les jeunes éprouvèrent bientôt pour lui une profonde admiration.

Au moment des semailles, ils demandèrent au vieux "conseiller" d'examiner l'engrais; celui-ci en prit une poignée et dit: "Ça ne va pas. Ce fumier n'est pas 'fait', une fois dans la terre, la fermentation s'accomplira, ce qui élèvera la température du fumier, et brûlera les germes du blé." Trouvant qu'il avait entièrement raison, les jeunes changèrent tout de suite d'engrais. Comme ils devaient irriguer le champ de blé avant le gel, un matin, ils allèrent se renseigner auprès du vieux "conseiller" qui leur dit: "Cette nuit, il y avait un halo autour de la lune, cela veut dire que le temps va changer. Si nous irriguons et qu'il gèle, la terre en se crevassant couperait les racines des nouveaux plants. Ceux-ci n'y résisteraient pas!" En effet, un vent glacial du nord-ouest se déchaîna vers midi. . . . Au début de l'été 1968, lorsque

[1] La "Charte en huit points" expose les huit facteurs de base proposés systématiquement par notre grand dirigeant, le président Mao, en 1958, pour accroître la production agricole: Labourage en profondeur et amélioration du sol, fumure, travaux hydrauliques, sélection des semences, plantation serrée rationnelle, protection des cultures, entretien soigneux des cultures dans les champs et perfectionnement des instruments aratoires.

le blé se mit à épier, ses feuilles jaunirent subitement. Pour en rechercher la cause, il fallait déterminer la teneur en eau du sol. Les jeunes voulaient acheter un appareil à mesurer; les vieux paysans pauvres, après avoir compté et recompté, trouvèrent que cela ne valait pas la peine de dépenser tant d'argent, plus de 100 yuans, pour cet appareil. Et de dire: "Le président Mao nous a enseigné à compter sur nos propres forces; nous devons donc observer la diligence et l'économie dans la gestion des entreprises." Ainsi, trouvèrent-ils un moyen, en coopération avec les jeunes: ils pesèrent d'abord une certaine quantité de terre humide, qu'ils firent dessécher ensuite au feu dans une marmite, puis ils la pesèrent une deuxième fois afin d'obtenir en faisant la différence le pourcentage d'eau dans le sol. Ainsi, la cause du jaunissement du blé fut-elle trouvée, et des mesures furent prises à temps. Quelques jours après, le blé était redevenu vert. . . . Sous la conduite des paysans pauvres et moyens-pauvres, et encouragés par leurs actes exemplaires, les jeunes du groupe d'expérimentation scientifique surmontèrent les difficultés une à une et réussirent à enregistrer le record de plus de 500 kg par mou pour la production du blé. Après la récolte du blé, n'épargnant pas leurs efforts, ils semèrent ensuite du maïs dont la production dépassa également 500 kg par mou en automne.

Fort impressionné, Tcheou Kin-an dit: "L'échec et le succès que nous avons connus nous font comprendre parfaitement cette vérité mise en lumière par le président Mao: Si les intellectuels ne se lient pas à la masse des ouvriers et des paysans, ils n'aboutiront à rien. Dans cet univers qu'offre la campagne, nous ne devons pas nous croire fort instruits; en réalité, nous ne possédons qu'une instruction superficielle; nous ne sommes pas des héros

qui ne savent où manifester leurs prouesses, mais nous pouvons donner là toute notre mesure."

Maintenant, il existe dans cette commune 25 groupes d'expérimentation scientifique composés de plus de 120 jeunes gens instruits et paysans pauvres et moyens-pauvres. Depuis ces dernières années, ils ont procédé à des essais dans le but d'obtenir des récoltes abondantes de blé, de patate douce, de maïs et de coton, ainsi que d'autres produits agricoles, et ont popularisé, sur une étendue plus vaste, certaines expériences scientifiques et techniques qui se sont avérées efficaces. C'est ainsi que la production des produits agricoles s'est accrue considérablement.

Ma visite à la Commune populaire "Kouangkouotienti Tayeoutsouowei" ne dura que dix jours. A la fin de mon séjour, il me semblait que j'avais une compréhension plus profonde de son nom retentissant. Aujourd'hui, toutes les communes populaires qui se comptent par milliers en Chine offrent chacune un univers. Partout où vous allez, vous pouvez voir nombre de jeunes gens instruits se former merveilleusement à la lumière de la pensée-maotsétoung.

SE LIER AUX OUVRIERS LA VIE DURANT

par Pan Yu-ming[1]

En 1968, notre grand dirigeant, le président Mao, avança toute une série de nouvelles directives d'une importance extrême. La directive appelant les intellectuels à "**se faire rééduquer par les ouvriers, paysans et soldats**" me toucha particulièrement, moi, un technicien formé dans les vieilles écoles, et fut pour moi un grand encouragement. Cela fait déjà sept ans que, suivant l'enseignement du président Mao: "[la jeunesse intellectuelle] **doit s'unir aux larges masses ouvrières et paysannes**", je mange, habite et travaille avec les ouvriers, afin de transformer mes anciennes idées et habitudes. De concert avec eux, j'ai réalisé une vingtaine d'innovations techniques, parmi lesquelles, l'acier magnétique pour micro-séismographe qui a dépassé celui du même type des Etats-Unis. "Lao Pan, me dirent cordialement les camarades ouvriers, tu as pris la juste voie, ne la quitte plus désormais!"

[1] Technicien de l'Usine d'appareils de mesure pour l'industrie pétrolière de Sian.

Dans l'acheminement vers mon intégration aux ouvriers, je passai par un long processus: Je me suis uni tout d'abord à eux seulement pour la forme, puis, quelques changements progressifs sont apparus dans ma pensée et mes sentiments, si bien que j'ai accepté consciemment la rééducation par la classe ouvrière; je puisai alors chez les ouvriers nourriture et intelligence, et nous réalisâmes d'un commun effort un grand nombre d'innovations techniques. Sur la voie de l'intégration aux ouvriers, une lutte acharnée se déroule entre les deux lignes. Chaque résultat obtenu dans ma marche en avant est dû aux enseignements et à l'aide donnés par les ouvriers, ainsi qu'à la lutte sans répit contre la corruption répandue par les révisionnistes.

Diplômé de l'université, en 1961, je fus envoyé, comme technicien, à l'Usine d'appareils de mesure pour l'industrie pétrolière de Sian, qui connaissait justement, à l'époque, cette lutte acharnée entre les deux lignes. La poignée de responsables du Parti engagés dans la voie capitaliste et les "sommités" réactionnaires bourgeoises s'efforçaient de répandre les absurdités colportées par le grand renégat Liou Chao-chi, notamment "gestion des usines par des spécialistes", idées bourgeoises du mépris du travail manuel et des ouvriers, ainsi que de la recherche de l'honneur, du profit et de la position; ils allaient prêchant: "La parole aux techniciens; aux ouvriers le travail manuel". Ils prétendaient que "pour avoir des inventions et créations, il faut nécessairement lire beaucoup". Intoxiqués par leur propagande, un grand nombre de techniciens formés dans les vieilles écoles s'enfermaient à longueur de journée dans les bureaux où ils se plongeaient dans la lecture de livres étrangers à la recherche de documents et de données

expérimentales, et s'adonnaient à des "expériences" sans liaison avec la pratique.

J'ai subi moi aussi l'influence de cette ligne révisionniste dans la recherche scientifique. Conformément au règlement établi par l'Etat, j'allai d'abord travailler, après mon entrée à l'usine, comme ouvrier dans l'atelier N°1. Je travaillais à l'atelier tout en faisant mes calculs individualistes, je pensais obtenir un "diplôme" d'un an de travail manuel pour rester ensuite toujours au bureau, comme technicien. Or, un an s'écoula et j'étais toujours à l'atelier: je faisais du rangement dans le dépôt, nettoyais le matériel, vidais les poubelles, la face toujours barbouillée de cambouis et les vêtements toujours poussiéreux. Je commençais à m'inquiéter, en pensant: Après plus de dix ans d'études, je suis tout de même plus "calé" que les ouvriers. A quoi bon faire des études universitaires, si c'est pour faire ce travail! Devinant ce qui se passait dans ma tête, les ouvriers vinrent maintes fois me trouver pour parler à cœur ouvert avec moi, ils me dirent carrément: "Quiconque se croit plus 'calé' que les ouvriers appartient à la bourgeoisie! Nous, les ouvriers, méprisons de tels intellectuels, et accueillons de tout cœur ceux qui s'intègrent à nous." Chacun de ces mots touchait au cœur de la plaie dans mes pensées. Je me disais alors: Ce sont les ouvriers qui ont construit les buildings, les paysans qui ont cultivé les céréales; ce sont eux qui m'ont permis de faire des études. Pour avoir acquis quelques connaissances livresques, voilà que je les méprise et ne veux pas travailler avec eux. N'est-ce pas là les idées bourgeoises de mépris du travail manuel ainsi que des ouvriers et paysans? Au cours des conversations que j'eus avec eux, j'appris que les ouvriers de notre usine avaient fabriqué, en faisant appel à leur ingénio-

sité, à leurs propres efforts et en luttant avec endurance, des installations pour l'usine et réalisé divers appareils nouveaux au stade d'essai. Par contre, un responsable du Parti engagé dans la voie capitaliste, qui était en même temps une "sommité" réactionnaire, mit plusieurs années à réaliser, après avoir gaspillé plus d'un million de yuans à l'Etat, une prétendue technique nouvelle et s'en vanta sans retenue. Après examen, il s'avéra que cette "nouvelle" technique n'atteignait que le niveau des années 30 tandis que sa production arrivait seulement à celui des appareils d'expériences pour l'enseignement! Tous ces faits vivants me firent comprendre que ceux qui ont de véritables connaissances ne sont pas les intellectuels qui se croient plus "calés" que les ouvriers, mais les masses ouvrières riches de l'expérience pratique des trois grands mouvements révolutionnaires que sont la lutte de classes, la lutte pour la production et l'expérimentation scientifique. Ce n'est qu'en s'unissant avec eux que les intellectuels peuvent espérer se rendre utiles.

Le problème qui hantait ma pensée une fois résolu, mon désir de rester toujours au bureau comme technicien disparut. Je participai consciencieusement au travail dans l'atelier et mes sentiments se rapprochèrent progressivement de ceux des ouvriers. Influencé par leurs nobles qualités qui les conduisent à travailler avec abnégation et de tout cœur pour l'intérêt public, ainsi que par leur esprit créateur consistant à oser penser et oser agir, je me suis peu à peu débarrassé de ma mentalité individualiste et de ma confiance aveugle dans les livres et les "sommités".

En 1965, la tâche d'essayer de fabriquer un produit nouveau — l'acier magnétique pour micro-séismographe fut assignée à notre groupe. Malgré les nombreuses dif-

ficultés, les ouvriers dirent avec confiance: "Autrefois, Khrouchtchev ne voulait pas nous procurer des appareils de prospection pétrolière, dans la vaine tentative de nous prendre à la gorge. En persévérant dans la voie de **compter sur nos propres forces** indiquée par le président Mao, nous avons réussi à fabriquer des appareils *made in China*. Maintenant, nous pouvons produire des séismographes ordinaires de grande dimention, bientôt nous fabriquerons des micro-séismographes de petite dimension et de haute capacité. L'acier magnétique constitue le cœur de cet appareil. Pour être dignes de notre patrie et du président Mao, nous sommes bien résolus à fabriquer cette sorte d'acier coûte que coûte!"

Encouragés par l'inébranlable volonté des ouvriers, les camarades de notre groupe chargé de cette tâche persévéraient dans la production pendant la journée, faisaient des expériences le soir et en profitant des jours de congé, avec la ferme détermination d'être dignes de notre pays et de lutter contre l'impérialisme, le révisionnisme et toute la réaction. Au début, j'avais encore l'idée de "prendre le repas tout préparé", aussi, pour trouver les documents, allai-je chercher un technicien de notre usine, idéologiquement réactionnaire, qui me donna exprès un livre de documentation en anglais paru en 1932 pour se moquer de moi; dépité, je tournai les talons. Puis, je me rendis spécialement à Pékin pour étudier dans un institut de recherches. Les "seigneurs" bourgeois de cet institut ne me donnèrent que 25 minutes pour le visiter et me dirent d'un ton sec: "Ce n'est pas à vous d'étudier cette chose-là!"

Vexé deux fois de suite, je sentis mon enthousiasme diminuer de moitié. Ce sont les ouvriers qui vinrent encore une fois m'apporter leur aide. Ils me dirent fran-

chement: "Le président Mao nous enseigne: **'Les richesses de la société sont créées par les ouvriers, les paysans et les intellectuels-travailleurs.'** Il est bon que tes vieilles idées de confiance aveugle dans les livres ou les 'experts', et de méconnaissance de l'intelligence de la classe ouvrière se voient rebutées pour une fois. Bien qu'ils aient lu beaucoup de livres étrangers, ces 'seigneurs' bourgeois sont en fait incapables et ne peuvent que ramper derrière l'impérialisme américain et le révisionnisme soviétique." Leurs paroles raffermirent ma décision de faire des innovations avec eux. Lorsque les matières premières faisaient défaut, nous les cherchions avec les ouvriers dans les tas de rebuts; les documents, nous les établissions avec eux dans la pratique après tâtonnements et accumulation d'expériences. Pour couler l'acier magnétique, on avait besoin d'un moule résistant aux hautes températures. Après de nombreux essais, le moule que nous avions fabriqué s'amollissait toujours et se déformait sous l'effet de ces températures. Un ouvrier venu de la campagne proposa alors de mettre une autre matière réfractaire dans l'alliage; son avis fut adopté et cela réussit. Puis survint une série d'autres difficultés telles que la fixation de la direction de la magnétisation, la déformation de l'acier magnétique et les équipements techniques; toutes furent surmontées une à une. Au moment crucial des essais, tous les ouvriers de notre groupe, renonçant de leur propre initiative aux heures de repos, participèrent activement au combat. Auprès du fourneau à haute température atteignant plus de mille degrés, des ouvriers, en dépit des brûlures ou de leurs doigts blessés, persévérèrent sur le front de combat. Après des expériences répétées et maints échecs, nous avons réussi à fabriquer au stade d'essai l'acier magnétique pour micro-séis-

mographe en laissant considérablement en arrière les impérialistes américains et les révisionnistes soviétiques dans ce domaine. Chaque fois que je vois les nouveaux produits de notre usine partir successivement et en grande quantité pour le front de la prospection pétrolière de notre patrie, afin qu'on puisse trouver du pétrole en quantité plus grande encore, je suis envahi d'une joie ineffable et me sens très fier tout comme les larges masses des ouvriers.

Les autres innovations techniques se sont toutes avérées des succès grâce à l'aide des ouvriers. Ces faits m'ont instruit profondément. Auparavant, je me croyais plus capable que les ouvriers pour avoir beaucoup lu. En réalité, ils comprennent beaucoup plus de choses que moi qui me montre souvent superficiel dans mes connaissances et d'une naïveté ridicule. Autrefois, quand il s'agissait d'expérimentation scientifique, avec mes idées égoïstes en tête, je voulais toujours me montrer capable pour pouvoir obtenir la direction sur le plan technique; quand je compare cette attitude avec les nobles qualités des ouvriers qui ne pensent qu'à faire la révolution de tout leur cœur sans se préoccuper du renom et de l'intérêt personnel, j'en rougis et me sens honteux. Peu à peu, je me suis débarrassé de mes idées de supériorité propres aux intellectuels, et avec la disparition de ma présomption, la conscience de la nécessité de me mettre sincèrement à l'école des ouvriers s'éleva progressivement chez moi.

Le président Mao a indiqué: **"Avant que les intellectuels se jettent corps et âme dans la lutte révolutionnaire des masses, qu'ils se décident à les servir et à faire corps avec elles, il arrive souvent qu'ils sont enclins au subjectivisme et à l'individualisme, que leurs idées sont stériles et qu'ils se montrent hésitants dans l'action."**

"Les intellectuels ne viendront à bout de ces défauts qu'en participant longuement à la lutte des masses." Ce grand enseignement du président Mao montre d'une façon pénétrante quelle est la plus grande faiblesse des intellectuels et leur indique la voie fondamentale pour leur rééducation idéologique. Pourquoi la pensée des intellectuels est-elle stérile et leur action hésitante? La raison majeure, c'est qu'ils pensent trop à leurs intérêts privés et manquent d'expérience pratique. Et pourquoi l'idéologie de la classe ouvrière est-elle la plus révolutionnaire et son action la plus résolue? La raison majeure, c'est que la classe ouvrière fait prévaloir l'intérêt public tout en possédant une riche expérience pratique. Au cours de ces sept années, je me suis de plus en plus clairement rendu compte qu'elle est le meilleur professeur. Ce n'est qu'en me liant à elle que je pourrai, dans la lutte entre les deux lignes, éliminer constamment mes idées bourgeoises de toutes sortes pour me forger un cœur rouge infiniment fidèle au président Mao. En outre, j'ai compris que pour arriver dans le travail à des créations et des progrès, il fallait lier étroitement la théorie à la pratique, s'enrichir sans cesse de l'intelligence et de l'expérience des ouvriers, et se débarrasser du joug des connaissances livresques et de la ligne révisionniste en matière de recherches scientifiques.

Bien que j'aie obtenu quelques résultats sur la voie de l'intégration aux ouvriers, ce que j'ai fait est loin d'être satisfaisant par rapport aux exigences du Parti et du président Mao, et à l'espoir que les ouvriers avaient mis en moi. Des faiblesses réapparaissent souvent comme de ne pas placer toujours la politique au poste de commandement, de se montrer présomptueux. Celles-ci se firent jour particulièrement en juin 1968 quand je fus

chargé du travail de répartition générale de la production pour toute l'usine. La charge devint plus lourde, le travail plus absorbant. Dans ces circonstances, je fis face à une nouvelle épreuve: Pourrais-je ou non persister dans la participation au travail manuel et continuer à me mêler aux ouvriers? Avec une grande franchise, ces derniers me firent cette recommandation: "Ne nous oublie pas maintenant que tu es monté en grade!" Dans ces paroles si simples, il y a à la fois un espoir ardent et une exigence sévère. Ma fonction a changé, mais ma détermination de suivre la voie de l'intégration aux ouvriers ne doit pas changer. Je ne dois jamais oublier les camarades ouvriers qui m'ont rééduqué; les oublier serait faire marche arrière. Par ailleurs, je ne dois jamais me détacher du travail productif; m'en détacher serait faire fausse route. Je suivrai donc résolument les enseignements du président Mao, étudierai et appliquerai de façon vivante et mieux encore ses œuvres, me lierai toujours aux ouvriers, me mettrai à leur école et ferai la révolution toute ma vie durant.

DIX ANNEES A LA CAMPAGNE

par Hsing Yen-tse[1]

Récemment, notre grand dirigeant, le président Mao, a lancé cette nouvelle directive: "**Les établissements d'enseignement supérieurs sont nécessaires; par là j'entends principalement les écoles scientifiques et techniques. Toutefois, il faut réduire la scolarité, mener la révolution dans l'enseignement, placer la politique prolétarienne au poste de commandement et emprunter la voie suivie par l'Usine de Machines-Outils de Changhaï qui forme son personnel technique à partir des rangs de ses ouvriers. Les étudiants doivent être choisis parmi les ouvriers et les paysans, qui ont de l'expérience pratique; après quelques années d'études, ils retourneront à la pratique de la production.**" Je me rends profondément compte de toute la justesse et clairvoyance de cette grande directive du président Mao.

En 1958, débordant de combativité et de dynamisme, tout le peuple du pays avança à pas de géant dans la voie du socialisme, en levant haut les trois drapeaux rouges:

[1] L'auteur est une jeune intellectuelle qui s'est fixée à la campagne dans la brigade de production de Sekiatchouang du district de Paoti, province du Hopei.

la ligne générale, le grand bond en avant et la commune populaire. Dans le cadre de cette excellente situation, je me suis engagée dans la voie révolutionnaire de l'intégration aux ouvriers et aux paysans pour répondre à l'appel de notre grand dirigeant, le président Mao. Voilà dix ans que je suis à la campagne. Au cours de ces dix années, je me suis aguerrie et ai fait des progrès dans la pratique de la lutte de classes et de la lutte pour la production. Nourrie par la pensée-maotsétoung, j'ai grandi peu à peu. Notre grand dirigeant, le président Mao, m'a reçue trois fois, c'est là une marque de sa grande sollicitude, de sa grande confiance à mon égard, et c'est pour moi le plus grand des encouragements et stimulants.

La campagne offre un vaste univers

Notre grand dirigeant, le président Mao, nous a enseigné: **"Tous ceux qui ont de l'instruction comme eux doivent se faire une joie d'aller travailler dans les régions rurales s'ils en ont la possibilité. Il y a là un univers où ils peuvent donner toute leur mesure."** Suivant cet enseignement, j'ai combattu impitoyablement mon égoïsme bourgeois pour faire prévaloir en moi la pensée prolétarienne de servir l'intérêt public; c'est ainsi que je me suis fixée à la campagne.

Peu de temps après mon arrivée à la campagne, il se produisit plusieurs inondations successives. Profitant de cette occasion, les ennemis de classe incitèrent les jeunes à quitter la campagne pour la ville et dirent encore: "Quant à Hsing Yen-tse, elle ne restera pas longtemps ici!" Certaines femmes âgées, pourtant bien veillantes, me conseillèrent elles aussi en ces termes: "Ma bonne fille, puisque tes parents habitent la ville,

pourquoi n'y restes-tu pas pour continuer tes études et trouver un travail, au lieu de demeurer dans ce patelin sans avenir?" Et moi, me voyant couverte de boue des pieds à la tête, des ampoules aux mains, je commençai à regretter d'être venue ici. Rentrer ou rester? Ce dilemme souleva une lutte acharnée en moi. Alors, j'étudiai maintes et maintes fois cet enseignement du président Mao: **"Qu'il se lie aujourd'hui aux masses d'ouvriers et de paysans, il est un révolutionnaire; que, demain, il cesse de le faire, ou qu'il se mette au contraire à opprimer les simples gens, il sera alors un non-révolutionnaire ou un contre-révolutionnaire."** Ceci m'a permis de me rendre compte que persévérer ou non dans la voie de l'intégration aux ouvriers et aux paysans représentait pour moi une dure épreuve et une sérieuse lutte de classes, et que se fixer à la campagne, c'est appliquer ce grand enseignement du président Mao. Les ennemis de classe avaient semé des mensonges disant que je ne resterais pas longtemps à la campagne; je décidai donc d'y travailler et prendre racine toute ma vie. Armés de la pensée-maotsétoung, nous, les jeunes, possédons une volonté ferme et ne craignons jamais quelque difficulté que ce soit.

Comment surmonter les difficultés? Avec les paysans pauvres et moyens-pauvres, je me suis efforcée sans cesse de faire mien l'esprit de Wang Kouo-fan, célèbre travailleur modèle du pays, c'est-à-dire la volonté de lutter avec endurance et d'édifier le pays avec diligence et économie. Nous avons pris la décision de compter sur nos propres forces pour nous tirer de cette situation difficile. De concert avec quelques autres femmes, j'organisai une brigade de pêche. Mais, certains qui nous dédaignaient dirent: "Des femmes à la pêche, elles effraye-

raient les poissons à force d'en avoir peur elles-mêmes!" Cependant, rien ne put ébranler notre décision. C'est extrêmement dur de pêcher en hiver; le vent glacial et les flocons de neige frappaient notre visage avec une telle force qu'ils nous piquaient comme des aiguilles. Sur la glace, nos pieds s'engourdissaient; les filets gelaient à peine sortis de l'eau et, à leur contact, nos mains y restaient prises. Du matin au soir, nous travaillions ainsi plus de dix heures par jour. En un hiver de lutte, nous avons gagné plus de trois mille yuans pour notre brigade de production, ce qui a amélioré non seulement la vie des membres de la commune, mais a éduqué aussi ceux qui nous avaient méprisées. Aguerrie par cette vie rude, j'ai réussi à liquider plus à fond les néfastes idées bourgeoises implantées en moi, et renforcé mes sentiments prolétariens envers les paysans pauvres et moyens-pauvres.

Dans la lutte contre la nature, la force seule ne suffit pas, il faut encore réfléchir. Nous avons procédé à l'amendement du sol sur les terres basses et alcalines qui donnaient de très mauvaises récoltes, ainsi qu'à des expériences scientifiques. De plus, nous avons créé des champs en terrasse et des bandes de terre de culture, dompté l'inondation et réalisé l'amélioration du sol alcalin, et en fin de compte nous avons obtenu une bonne récolte. En même temps, nous avons organisé un groupe d'expérimentation scientifique, composé de jeunes, de paysans pleins d'expérience et de cadres pour propager les expériences avancées et populariser les nouvelles variétés améliorées de façon à abolir les anciennes règles, comme celle requérant de planter trois plants à chaque pas, et à pratiquer la plantation serrée et rationnelle. Lorsque nous nous sommes aperçus que le maïs et le

sorgho étaient menacés par les vers blancs, nous sommes allés faire des enquêtes et des recherches auprès des paysans expérimentés que nous prenions pour maîtres; ils nous ont aidés à préparer des insecticides, et le résultat fut excellent. Après une pratique régulière, nous, les jeunes, avons progressivement assimilé des techniques scientifiques sur l'agriculture.

A la suite de la lutte ardue que nous avons menée avec les paysans pauvres et moyens-pauvres, Pétawa, ces terres basses que certains avaient qualifiées d'irrémédiablement pauvres, est devenu aujourd'hui un grenier. Les paysans pauvres et moyens-pauvres nous ont fait des éloges à nous, le groupe de jeunes filles, en ces termes: "Toutes parmi elles savent travailler dur et ont une volonté d'acier." Comptant sur l'invincible pensée-mao-tsétoung, nous, les jeunes, avons creusé, avec les paysans pauvres et moyens-pauvres, des canaux et construit des digues en défiant ciel et terre. En deux ans, nous avons défriché plus de 300 mous, créant ainsi des conditions favorables pour obtenir de bonnes récoltes consécutives. Les paysans pauvres et moyens-pauvres ont constaté avec joie: "L'homme a changé d'idéologie, la terre d'aspect, Pétawa s'est transformé aujourd'hui; autrefois, l'eau régnait entre le ciel et la terre; à présent, le parfum du riz se répand dans toute la campagne." Quel vaste horizon offre la campagne, l'avenir le meilleur nous y attend!

Se tremper dans les vagues de la lutte de classes

A peine m'étais-je engagée dans la voie de la fusion avec les ouvriers et les paysans qu'une idée erronée m'a fait penser qu'ayant été une enfant malheureuse, issue

d'une famille de paysans pauvres, je possédais naturellement un haut niveau de conscience de classe. Par conséquent, dans mon for intérieur j'étais encline à transformer plutôt l'idéologie des autres que la mienne propre. Cependant, la pratique de la lutte de classes m'a profondément éduquée.

A mon arrivée à la campagne, les larges masses de paysans pauvres et moyens-pauvres m'ont raconté l'histoire de la lutte de classes dans le village. A l'époque de la réforme agraire, un ennemi de classe menaçait les paysans pauvres et moyens-pauvres en ces termes: "Ces gueux veulent répartir mes maisons et mes terres! Il viendra un jour où vous me les rendrez tout comme vous me les avez prises!" Au cours du mouvement de coopération agricole, les ennemis de classe clamèrent: "Né dans le même village, on y vit ensemble, on cultive la même terre et on reçoit le même grain de la brigade; les pauvres et les riches sont donc d'une seule famille." Après la fondation de la commune populaire, les ennemis de classe se mirent à lancer des calomnies: "La commune populaire n'a rien de bon". Le récit de toutes ces manœuvres a constitué pour moi une leçon vivante d'éducation de classe. Les paysans pauvres et moyens-pauvres n'ont pas reculé devant les menaces des ennemis de classe et ne se sont pas laissé duper non plus par leurs attitudes contre-révolutionnaires hypocrites, ni ébranler par leur argent corrupteur, mais ils ont brisé, un à un, tous leurs complots. Cela m'a fait comprendre profondément que ce sont les paysans pauvres et moyens-pauvres qui s'y connaissent le mieux en ce qui concerne le sentiment de classe, la lutte de classes et la révolution, et que je devais donc les prendre comme modèles dans l'étude.

Pour renforcer la notion de la lutte de classes et élever la conscience de la lutte entre les deux lignes, j'ai demandé souvent à mon grand-père de me raconter les misères d'autrefois, et aux vieux paysans pauvres, qui ont subi toutes les souffrances et vouent une haine implacable à l'ancienne société, de me raconter l'histoire de leur famille et celle du village. Je suis allée loger chez la mère Sié, une paysanne pauvre, afin de la prendre pour exemple. Cette femme âgée maintenant qui, dès son enfance, était domestique chez un propriétaire foncier, dut par la suite quitter son village natal pour aller mendier ailleurs à l'aventure pendant dix-huit années. L'ancienne société criminelle lui prit la vie de ses trois enfants. Chaque fois qu'elle évoquait les misères de l'ancienne société, mon niveau de conscience de classe s'en trouvait un peu plus rehaussé et ma haine contre l'ennemi de classe accrue, tandis que mon sentiment de classe prolétarien se rapprochait de celui des paysans pauvres et moyens-pauvres.

Aller se tremper et s'aguerrir dans les vagues et les tempêtes de la lutte de classes, c'est ce qu'il y a de plus important pour les jeunes gens instruits. Après m'être fixée à la campagne, je suis devenue comme un clou dans l'œil et une épine dans le pied des ennemis de classe. Pendant les trois années de calamités naturelles qu'a subies notre pays, et lorsque les ennemis de classe de l'intérieur et de l'extérieur soulevaient avec frénésie une vague antichinoise, un propriétaire foncier tenta avec arrogance de régler les comptes en menant une contre-offensive contre nous et chercha à me nuire. Face aux attaques effrénées et aux menaces de cet ennemi de classe, je gardais toujours présent à l'esprit l'enseignement du président Mao: **"Tout ce qui est réactionnaire est pa-**

reil: tant qu'on ne le frappe pas, impossible de le faire tomber"; je lui lançai une riposte énergique de concert avec les paysans pauvres et moyens-pauvres, et nous exerçâmes à son égard la dictature des masses. Ceci me fit comprendre à fond que les intellectuels, au cours de leur fusion avec les ouvriers et les paysans, doivent acquérir des connaissances en matière de lutte de classes et avancer en bravant ses tempêtes.

Défendre la ligne révolutionnaire du président Mao au risque de sa vie

En 1964, Liou Chao-chi, ce renégat, agent de l'ennemi et traître à la classe ouvrière, pour répandre son venin, envoya deux fois Tcheou Yang, son sinistre lieutenant, dans notre village afin de saper la ligne révolutionnaire du président Mao et de désagréger les rangs des jeunes gens instruits fixés dans les régions rurales et montagneuses. Tcheou Yang s'efforçait de prôner la philosophie philistine bourgeoise renfermée dans le sinistre "perfectionnement personnel", et ne parlait ni de l'étude des œuvres du président Mao, ni du dévouement au service du peuple. Il m'encourageait par tous les moyens à lutter pour devenir une célébrité et acquérir du renom, et cela dans le vain espoir de m'induire à m'engager dans la voie du révisionnisme. Cependant, leurs complots furent mis en pièces une fois pour toutes. Ce fut en cette même année que notre grand dirigeant, le président Mao, me reçut et m'indiqua de nouveau la juste voie; et je suis bien résolue à avancer en suivant sa ligne révolutionnaire.

Après le déclenchement de la Grande Révolution culturelle prolétarienne, des centaines de millions de mili-

taires et de civils ont dévoilé et renversé le grand renégat Liou Chao-chi, ce qui m'a aidée à reconnaître plus nettement la nature contre-révolutionnaire du criminel N°1 qui tentait de restaurer le capitalisme en Chine. Avec les paysans pauvres et moyens-pauvres, j'ai lancé des attaques violentes contre ses agents: nous nous sommes révoltés contre eux, et avons repris la partie du pouvoir qu'ils avaient usurpée. En vue de liquider leur influence néfaste, nous avons mené en profondeur et avec continuité la grande critique révolutionnaire contre les thèses révisionnistes et contre-révolutionnaires de l'"extinction de la lutte de classes", du "*san-zi-yi-bao*", des "quatre libertés"[1], des "stimulants matériels" et de tout faire en vue de "devenir une célébrité et avoir un renom", ces sinistres camelotes colportées par Liou Chao-chi; et nous avons remporté victoire sur victoire.

Pour défendre le président Mao, la pensée-maotsétoung et sa ligne révolutionnaire, j'ai mené une lutte résolue contre les ennemis de classe, en m'unissant étroitement et en combattant côte à côte avec les paysans pauvres et moyens-pauvres. Une fois, une réunion de critique contre Liou Chao-chi fut convoquée au siège de la commune située à dix kilomètres de notre village. A cette époque-là, je souffrais d'un mal de rein si violent que je ne pouvais descendre du *kang*; sachant que j'avais décidé de participer à cette réunion, les paysans pauvres et moyens-pauvres s'efforcèrent de m'en dissuader, mais je leur dis:

[1] *San-zi-yi-bao*: L'extension des parcelles individuelles et des marchés libres, la multiplication des petites entreprises assumant l'entière responsabilité de leurs profits et pertes, la fixation des normes de production sur la base de la famille. Les quatre libertés: Liberté de pratiquer l'usure, liberté de vente et d'achat de terre, liberté de location de main-d'œuvre et liberté de gérer les entreprises privées.

"Même s'il me fallait ramper, j'irai critiquer ce traître de Liou Chao-chi." Ce fut ainsi que j'arrivai à l'heure précise, les dents serrées pour mieux contenir ma douleur tout en récitant en moi-même la citation du président Mao: **"S'armer de résolution, ne reculer devant aucun sacrifice et surmonter toutes les difficultés pour remporter la victoire".** Voilà comment j'ai pu dénoncer et critiquer les crimes abominables de restauration du capitalisme commis par Liou Chao-chi et ses agents.

Afin d'appliquer résolument la ligne révolutionnaire du président Mao, je me suis unie aux jeunes gens instruits fixés au village pour lutter contre les ennemis de classe. Ces derniers, au cours de la Grande Révolution culturelle prolétarienne, ont incité un grand nombre de jeunes gens instruits à quitter la campagne pour la ville. En voyant cela, j'étudiai tout de suite, avec les jeunes, les nouvelles directives et les enseignements du président Mao concernant l'intégration des intellectuels aux ouvriers et aux paysans, je combattis l'égoïsme, critiquai le révisionnisme, parlai à cœur ouvert avec eux, si bien que nous arrivâmes à briser tous les complots criminels des ennemis de classe en bravant la tempête. Nous tombâmes tous d'accord pour constater que "Notre poste de combat, c'est la campagne!"

Se lier avec les masses pour toujours

Depuis que je suis devenue membre du comité révolutionnaire et du comité permanent aux échelons divers de la province, de la préfecture et du district, les masses me décernent de plus en plus d'éloges. Je suis résolue à considérer ceux-ci comme un témoignage d'une plus gran-

de confiance de leur part et comme un nouveau stimulant pour moi. Devant cette situation, je dois écouter avec encore plus de modestie les opinions des masses et les consulter dans tout travail, et il ne me faudra jamais prendre une décision subjective. Se lier étroitement avec les masses n'est pas seulement une simple question de style de travail, mais, l'importante question de savoir dans quelle voie persévérer et quel drapeau porter; c'est aussi le grand problème de savoir si oui ou non nous pouvons nous former en continuateurs de la cause de la révolution prolétarienne et consolider le comité révolutionnaire nouvellement né. Le président Mao et le Parti m'ont formée et éduquée, les paysans pauvres et moyens-pauvres ont mis leur confiance en moi, en m'attribuant des tâches, je dois donc servir le peuple de mon mieux, et ne jamais rechercher ce qu'a prôné Liou Chao-chi: avoir "tout" et être fonctionnaire et seigneur en devenant cadre. Aussi, dois-je être exigeante envers moi-même dans le domaine de l'idéologie comme dans la vie, et n'accepter en aucune façon d'être plus favorisée que d'autres.

Après la fondation du groupe dirigeant de la brigade de production, je découvris des camarades qui, s'étant trompés de ligne au cours de la Grande Révolution culturelle prolétarienne, ne parlaient plus aux réunions ni n'osaient bavarder avec moi en temps ordinaire. Devant cela, je me disais que c'étaient tous des frères de classe qui s'étaient égarés. Ils avaient été dupés par la ligne réactionnaire bourgeoise de Liou Chao-chi; c'était donc mon devoir de les aider et les unir afin de lutter ensemble pour défendre la ligne révolutionnaire du président Mao.

Finalement, je pris l'initiative d'aller chez les paysans pauvres et moyens-pauvres qui avaient exprimé le plus d'opinions et écrit le plus de *dazibao* à mon sujet pour demander leur critique, étudier avec eux les nouvelles directives du président Mao et parler ensemble de nos souffrances du passé et du bonheur d'aujourd'hui. Ce fut ainsi que nos cœurs se rapprochèrent encore plus. Un paysan pauvre nommé Tsiao Tchang-kiang me dit avec émotion: "Autrefois, j'ai été dupé par l'ennemi de classe, j'ai eu tort de t'en vouloir; je te demande pardon." "Nous sommes les fruits d'une même branche, lui dis-je, c'est Liou Chao-chi qui est notre ennemi N°1, nous devons concentrer toute notre vengeance, toute notre haine sur lui."

Devenue cadre, j'avais beaucoup plus de réunions qu'auparavant. Malgré cela, je persévérai encore dans le travail manuel. Et, entre-temps, je combattais l'égoïsme et critiquais le révisionnisme avec les membres de la commune. Je choisissais la tâche la plus lourde et j'allais là où le travail était le plus dur.

Une fois, tout de suite après la fin d'une réunion, comme je savais que les membres de la commune étaient occupés à creuser un canal d'irrigation, j'y accourus immédiatement en couvrant plus de 30 lis à pied. Au chantier, je transportai des paniers de boue et participai également au drainage avec les membres. Bien que l'eau soit encore très froide au début du printemps, parmi les masses, je me sentais très chaud au cœur. Cette année, juste au moment où il était urgent de se mettre aux semailles du blé, j'avais si mal aux dents que je ne pus manger pendant deux jours; les membres de la commune me conseillèrent alors de me reposer. Mais, encouragée par l'enseignement du président Mao: **"Chacun de nous ne doit**

à aucun moment s'éloigner des masses", je n'en persévérai pas moins dans la participation au travail de production. Les paysans pauvres et moyens-pauvres dirent: "Notre Yen-tse est très proche de notre cœur."

En ces dix ans, j'ai suivi la grande voie de l'intégration aux ouvriers et aux paysans, mais ce n'est qu'un début, j'ai encore beaucoup à faire. Je suis déterminée à garder gravés dans mon cœur les enseignements du président Mao, à étudier et à appliquer ses œuvres de façon vivante et consciencieuse, afin d'élever continuellement ma conscience de la lutte de classes ainsi que de la lutte entre les deux lignes, de faire rayonner la tradition glorieuse du Parti consistant à se lier étroitement aux masses, et de suivre sans détour et pour toujours la voie de la fusion avec les ouvriers et les paysans.

PAYSAN, ETUDIANT, PUIS DE NOUVEAU PAYSAN

—Récit sur Li Wan-hsi, jeune intellectuel résolu à s'intégrer aux paysans pauvres et moyens-pauvres à la lumière de la pensée-maotsétoung

par Tsi Hsiang-tong

Notre grand dirigeant, le président Mao, nous enseigne: **"Les étudiants doivent être choisis parmi les ouvriers et les paysans, qui ont de l'expérience pratique; après quelques années d'études, ils retourneront à la pratique de la production."** C'est justement dans cette brillante voie que s'est engagé Li Wan-hsi, responsable principal du groupe révolutionnaire de la brigade de production de Tikieoutouen, commune populaire de Teoupaihou, district de Houaian, province du Hopei.

Faire honneur au président Mao et aux paysans pauvres et moyens-pauvres

Li Wan-hsi est né dans une famille de paysans moyens-pauvres. En juillet 1954, après avoir terminé

ses études primaires du second cycle, en réponse à l'appel du président Mao, il retourna au village pour participer au travail de production agricole et devint un travailleur modèle. En juillet 1960, il alla étudier à l'Université agricole du Hopei sur la recommandation des paysans pauvres et moyens-pauvres, très heureux d'avoir ainsi leur premier étudiant-paysan. Aussi, à son départ, l'accompagnèrent-ils un bon bout de chemin, en lui faisant à maintes reprises les recommandations suivantes: "Wan-hsi, c'est grâce au président Mao que tu peux entrer à l'université; tu dois répondre à son attente."

Continuant à porter des chaussons confectionnés à la maison et des vêtements de grosse toile, Li Wan-hsi, animé d'un sentiment prolétarien et infiniment fidèle à notre grand dirigeant, le président Mao, entra à l'Université agricole du Hopei dans le but de concrétiser l'espoir mis en lui par les paysans pauvres et moyens-pauvres, et prit la résolution d'acquérir des connaissances scientifiques et d'apporter sa contribution à l'édification d'une nouvelle campagne socialiste.

En 1960, l'Université agricole du Hopei avait reçu 60 étudiants issus des rangs des paysans. Cependant, persécutés par la ligne révisionniste de Liou Chao-chi dans l'enseignement, 36 d'entre eux furent obligés d'abandonner leurs études à la suite d'un examen en 1962. Li Wan-hsi, qui n'avait fait que des études primaires, rencontra naturellement pas mal de difficultés dans ses études; sous cette pression, il hésita, se demandant s'il devait continuer ou abandonner ses études. Il écrivit alors à la cellule du Parti et aux paysans pauvres et moyens-pauvres de son village pour les consulter sur ce point. Ceux-ci répondirent dans leur lettre: "Le pré-

sident Mao t'a envoyé étudier à l'école supérieure, le Parti et le peuple ont confiance en toi; tu dois répondre à l'attente du président Mao, ainsi que des paysans pauvres et moyens-pauvres, et tenir tête aux difficultés, si grandes soient-elles." Après lecture de cette lettre, Li Wan-hsi reprit courage et confiance. Il continua non seulement à persévérer dans ses études, mais, tout en s'armant avec les autres camarades de sa classe de la pensée-maotsétoung, il mena de concert avec eux une lutte contre le système, le contenu et la méthode révisionnistes dans l'enseignement.

Retour à la production pour s'intégrer aux paysans pauvres et moyens-pauvres

En août 1964, grâce à l'encouragement des paysans pauvres et moyens-pauvres et l'aide de ses camarades, Li Wan-hsi accomplit enfin la tâche fixée par le Parti et le peuple, et termina ses études supérieures. Conformément à l'enseignement du président Mao: **"Tout ceux qui ont de l'instruction comme eux doivent se faire une joie d'aller travailler dans les régions rurales s'ils en ont la possibilité. Il y a là un univers où ils peuvent donner toute leur mesure."** Il regagna son village pour se faire paysan, apportant avec lui les *Œuvres choisies de Mao Tsétoung*.

De retour au village, il fut accueilli chaleureusement par les paysans pauvres et moyens-pauvres. "Wan-hsi, te voilà enfin de retour, nous avons besoin de gens comme toi dans le village; désormais, nous travaillerons ensemble à changer l'aspect de la terre et du ciel pour transformer radicalement notre village montagneux et

pauvre et en faire un nouveau village socialiste", lui dirent-ils en toute sincérité; ils plaçaient en effet un grand espoir en lui. Il y en eut pourtant pour se moquer de lui en disant qu'il n'avait pas d'avenir; s'il revenait au village pour redevenir un paysan tout crotté, c'est qu'il avait commis des fautes ou bien qu'il n'avait plus d'autre ressource.

Pendant ses quatre années à l'université, bien que Li Wan-hsi se fût opposé à la ligne révisionniste dans l'enseignement et eût lutté contre elle, la vie confortable qu'il avait menée avait néanmoins exercé une influence nuisible sur son idéologie. Aussi, après son retour au village, ne montrait-il plus la même ardeur qu'autrefois dans le travail de production auquel il participait chaque jour. Une fois que la brigade préparait la fumure, les membres de la commune, sans se soucier de rien, travaillaient tous dans la fosse; mais Li Wan-hsi, lui, restait au bord, se contentant d'y jeter une pelletée de terre ou une botte de paille, et n'osait pas y descendre. Aussitôt les railleurs de prédire: "Li Wan-hsi ne restera pas longtemps paysan." A ce moment, les ennemis de classe, profitant de l'occasion, répandirent des rumeurs, et même un couplet satirique composé à son sujet par un mauvais élément. S'étant aperçu nettement et depuis longtemps des défauts de Li Wan-hsi et des provocations des ennemis de classe, un vieux paysan pauvre alla un soir le trouver chez lui et lui parla à cœur ouvert: "Wan-hsi, tu es un de nos fils à nous, paysans pauvres et moyens-pauvres; c'est grâce au soutien du président Mao que tu as pu aller à l'université; nous devons répondre à son attente." Li Wan-hsi fut très ému par ces paroles et, après cette visite, il y réfléchit bien des fois. J'ai participé au travail de production depuis mon retour au

village, se disait-il, mais je suis encore loin d'avoir les qualités des paysans pauvres et moyens-pauvres; mes habits sont plus soignés que les leurs et mon langage est celui d'un étudiant; et dans le travail, je crains de salir mes vêtements ou de mouiller mes chaussures; je choisis le travail facile et me dérobe aux besognes pénibles. Il étudia alors attentivement les œuvres du président Mao en fonction de ces problèmes, et y trouva cette citation: **"Les plus propres étaient encore les ouvriers et les paysans, plus propres, malgré leurs mains noires et la bouse qui collait à leurs pieds, que tous les intellectuels bourgeois et petits-bourgeois."** Cet enseignement du président Mao l'éclaira et lui fit comprendre que craindre la saleté lorsqu'il travaillait dans une fosse à fumier, c'était là en fait un reflet de l'idéologie bourgeoise enracinée en lui; s'il ne se rééduquait pas consciencieusement, loin de pouvoir devenir un continuateur de la cause révolutionnaire du prolétariat, il finirait par avoir une "mentalité d'aristocrate" et se couper de la politique, de la pratique et des masses. Il prit la résolution de ne plus se comporter en diplômé d'université et de s'intégrer sur les plans de l'idéologie et des sentiments aux paysans pauvres et moyens-pauvres.

Dès lors, à leur exemple, Li Wan-hsi a assimilé en toute chose leurs nobles qualités consistant à être infiniment fidèles au président Mao, ainsi que leur esprit révolutionnaire qui leur permet de se sacrifier pour l'intérêt public. Et, comme les paysans pauvres et moyens-pauvres, il ne craint plus ni la saleté ni la fatigue dans le travail manuel. Il se trouve toujours là où l'on a besoin de lui et où le travail est le plus dur.

Une fois, Li Wan-hsi et d'autres membres de la commune allèrent repêcher le chanvre qu'on avait mis dans

une fosse d'eau pour le rouissage; il y sauta le premier et travailla avec ardeur sans faire cas de la boue puante et de l'eau fétide.

Un jour encore, au début d'avril 1965, comme il était occupé, avec des membres de la commune, à briser la glace d'une rivière pour irriguer les champs, il vit tout à coup une brèche se former dans une digue. Les membres de la commune n'arrivaient pas à l'obstruer avec de la terre, aussi la brèche risquait-elle de s'agrandir, ce qui eût entraîné un manque d'eau pour irriguer une centaine de mous relevant de leur propre brigade ainsi que des terres des autres brigades. A ce moment, Li Wan-hsi qui gardait à l'esprit l'enseignement du président Mao demandant à servir "totalement" et "entièrement" le peuple, plongea dans l'eau glaciale sans même ôter ses vêtements ouatés. L'eau lui montait jusqu'à la poitrine, et des glaces flottantes descendaient la rivière, tandis qu'il obstruait de son corps la brèche en y maintenant quatre bottes de paille avec ses mains pour permettre aux autres membres de la combler de terre. Un instant après, ses lèvres étaient déjà devenues violettes de froid. Comme on lui conseillait de remonter sur la rive, il répondit: "Ça ne fait rien, jetez vite de la terre dans la brèche, ne vous occupez pas de moi." Il était tout engourdi de froid, et ses jambes saignaient, du fait des coupures provoquées par les glaces tranchantes; cependant, il avait chaud au cœur tandis qu'il répétait sans cesse: **"S'armer de résolution, ne reculer devant aucun sacrifice et surmonter toutes les difficultés pour remporter la victoire."** Entraînés par lui, les membres de la commune récitaient aussi cette citation. Après une demi-heure de combat, la brèche fut finalement colmatée. Les paysans pauvres et moyens-pauvres disaient avec émo-

tion: "Notre Wan-hsi n'a pas oublié son origine et suit toujours la même voie que nous."

Persévérer ou non dans la voie de l'intégration aux ouvriers et aux paysans, indiquée par le président Mao, constitue une dure épreuve et une lutte de classes sérieuse pour les jeunes qui ont de l'instruction. Constatant que Li Wan-hsi s'était fixé à la campagne pour de bon, certaines gens "bienveillants" lui conseillèrent: "Li Wan-hsi, comment restes-tu encore ici? Après le mouvement d'éducation socialiste, il manque terriblement de gens comme toi, ailleurs." Mais il répondit fermement: "Moi, que je parte, jamais de la vie! Je suis décidé à suivre la brillante voie de l'intégration des intellectuels aux ouvriers et aux paysans, indiquée par le président Mao, et cela ma vie durant!"

Combiner la théorie avec la pratique en osant entreprendre l'expérimentation scientifique

Tikieoutouen était un village montagneux et pauvre, où, du fait des calamités naturelles, on obtenait neuf années sur dix de mauvaises récoltes. On y cultivait principalement le maïs, le millet et le sorgho, et leur rendement était très faible. Après son retour au village, Li Wan-hsi réfléchit jour et nuit à cette question: "Comment élever la production pour récolter plus de grain?" Il pensait que c'était le Parti et le peuple qui l'avaient envoyé étudier à l'université afin qu'il puisse contribuer davantage et de toutes ses forces à la lutte pour l'édification d'une nouvelle campagne socialiste; s'il ne pouvait concrétiser ses connaissances acquises, comment pourrait-il se montrer digne des paysans pauvres et moyens-

pauvres et du Parti à qui il devait sa formation? Il exposa alors à la cellule du Parti sa résolution d'entreprendre des expériences scientifiques sur l'amélioration des variétés de cultures et la lutte contre la nature. Il obtint immédiatement le soutien et l'aide de la cellule du Parti et des paysans pauvres et moyens-pauvres. En 1965, avant les semailles de printemps, Li Wan-hsi organisa un groupe chargé de l'expérimentation scientifique composé de paysans expérimentés, de jeunes et de cadres. Li Wan-hsi, avec ses camarades du groupe, étudia d'abord cet enseignement du président Mao: **"Aussi l'homme doit-il constamment faire le bilan de son expérience, découvrir, inventer, créer et progresser."** L'invincible pensée-maotsétoung leur donna des forces inépuisables. Ils décidèrent de croiser des espèces locales avec celles d'autres régions pour créer de meilleures variétés et élever la production. Pour arriver aux buts susmentionnés, ils procédèrent à une étude minutieuse du maïs local, puis organisèrent des causeries avec de vieux paysans pauvres expérimentés pour trouver la cause de son faible rendement en vue de définir une méthode pour obtenir de meilleures variétés. Conformément aux opinions des paysans pauvres et moyens-pauvres, à ses propres expériences, ainsi qu'en connexion avec les connaissances scientifiques qu'il avait acquises à l'école, Li Wan-hsi proposa de procéder à l'essai de double hybridation du maïs. Mais, selon les livres, si l'on procédait à cette expérience, on ne devait pas cultiver d'autre maïs dans la limite de 300 mètres, sinon, il était impossible d'obtenir une variété pure de maïs. Comment résoudre ce problème? **"Les masses sont les véritables héros"**! Se fondant sur la croissance tardive de la variété cultivée dans d'autres régions et sur la forte adaptation au milieu de

la variété locale, les paysans pauvres et moyens-pauvres proposèrent alors d'avancer les semailles du maïs consacré aux expériences afin d'intercaler les périodes de pollinisation de façon à empêcher le mélange des espèces. Finalement, cette expérience s'avéra un succès.

Parallèlement à la culture du maïs de double hybridation, le groupe d'expérimentation scientifique a procédé à des essais sur 14 sortes de millet en achetant les semences dans d'autres régions et a obtenu des variétés de millet à haut rendement par rapport à celui de la variété locale, après plus de deux ans d'observations, de bilans et comparaisons.

Li Wan-hsi entreprit de cultiver une variété de sorgho capable de résister aux tempêtes de vent et de sable. Mais, ne s'étant pas adapté au climat de la région, le sorgho dépérit avant son épiaison. Les ennemis de classe saisirent l'occasion pour se moquer une fois de plus de Li Wan-hsi et de son groupe: "A quoi bon toutes ces expériences! Pas un grain de récolté! Et dire que c'est un diplômé d'université qui en est arrivé là!" Comme Li Wan-hsi et ses camarades en venaient à redouter les récriminations de ce genre en cas d'insuccès, les paysans pauvres et moyens-pauvres les encouragèrent en ces termes: "Continuez à travailler avec audace; y a-t-il des enfants qui ne tombent pas lorsqu'ils apprennent à marcher? Gardez toujours présent à l'esprit l'enseignement du président Mao: **'Que nos camarades, dans les moments difficiles, ne perdent pas de vue nos succès, qu'ils discernent notre avenir lumineux et redoublent de courage.'** " L'enseignement du président Mao et les encouragements des paysans pauvres et moyens-pauvres rendirent confiance et hardiesse au groupe d'expérimentation, si bien qu'il parvint au succès après être venu à bout de diverses

difficultés. La production de sorgho put enregistrer ainsi un énorme accroissement.

La courtilière est le principal insecte nuisible de la région. Comme on y a employé depuis longtemps l'insecticide H.C.H., il a perdu son efficacité sur cet insecte. Li Wan-hsi procéda alors, sur une bande de terre, à des expériences avec la poudre "666", méthode apprise à l'école. Le lendemain, les courtilières étaient mortes, mais les plantations aussi. Mettant à profit cet incident, l'ennemi blâma Li en ces termes: "Cet expert insensé va nous faire mourir de faim." Pourtant Li, sans se décourager, n'en recommença pas moins à plusieurs reprises à faire des essais avec les paysans expérimentés. Il finit par trouver une méthode consistant à faire un appât insecticide composé de "666" et de semences de millet mal formées; ce qui permettait de détruire les insectes sans endommager les récoltes.

En s'intégrant aux paysans pauvres et moyens-pauvres et en les prenant pour maîtres, Li Wan-hsi a lié la théorie à la pratique et remporté des succès dans l'expérimentation scientifique de sorte qu'il a réussi à tripler la production de maïs, de millet et de sorgho qui constituent les principales cultures vivrières de l'endroit. Maintenant, la sélection des variétés de cultures a été popularisée dans toute la brigade. En 1966, cette brigade a planté à titre d'essai trente mille pieds de patate douce et la production a atteint plus de 500 kg par mou, ce qui représente plus du double du rendement de la culture d'igname. En outre, Li Wan-hsi a formé plus de 130 agro-techniciens pour toute la commune; les paysans pauvres et moyens-pauvres disent avec joie: "La combinaison des connaissances scientifiques avec notre expérience est l'efficacité même."

Se forger et grandir dans la tempête de la lutte de classes

Aguerri dans les trois grands mouvements révolutionnaires, c'est-à-dire la lutte de classes, la lutte pour la production et l'expérimentation scientifique, Li Wan-hsi a gagné la confiance des paysans pauvres et moyens-pauvres qui l'ont élu chef de la brigade de production.

Depuis qu'il est à ce poste, si nombreuses que soient ses occupations, il donne toujours la primauté à l'étude et l'application vivantes des œuvres du président Mao, et propage activement et avec enthousiasme la pensée-maotsétoung; ce qui lui assure le soutien et l'aide des paysans pauvres et moyens-pauvres. Mais, les ennemis de classe le prirent alors en haine. Ce fut justement celui qui s'était moqué de Li Wan-hsi et l'avait attaqué à son retour au village qui chercha à inciter, au cours de la Grande Révolution culturelle, une partie de masses dupées à exercer par tous les moyens une pression sur lui. C'est alors qu'un grand nombre de *dazibao* le prirent pour cible. Cependant, les paysans pauvres et moyens-pauvres soutinrent fermement Li Wan-hsi, lui disant avec bienveillance: "Wan-hsi, sois sans crainte, nous tiendrons tête avec toi aux attaques des ennemis de classe!" Trempé dans les flammes de la lutte de classes, Li Wan-hsi s'est lié de cœur plus étroitement aux paysans pauvres et moyens-pauvres, et a gardé toujours présent à l'esprit l'enseignement du président Mao: "**Ne jamais oublier la lutte de classes.**" Cette directive les unissait solidement dans la lutte. Face aux attaques de l'ennemi de classe, Li Wan-hsi restait inébranlable et puisait sans cesse une force intarissable dans l'enseignement suivant du président Mao: "**Si nous sommes atta-**

qués par l'ennemi, c'est une bonne chose, car cela prouve que nous avons tracé une ligne de démarcation bien nette entre l'ennemi et nous". Avec cet encouragement et le soutien des paysans pauvres et moyens-pauvres, il a mené une lutte résolue contre les ennemis de classe.

Li Wan-hsi, ce jeune intellectuel et paysan de type nouveau qui s'est engagé 14 années durant dans la voie de l'intégration aux paysans, a décidé de continuer sans cesse d'avancer vaillamment à la lumière de la pensée-maotsétoung.

SUIVRE FERMEMENT LA VOIE BRILLANTE INDIQUEE PAR LE PRESIDENT MAO

par Tchen Houei-ming[1]

Je suis une étudiante formée dans les vieilles écoles. Libérée par le président Mao de l'influence pernicieuse de la ligne révisionniste contre-révolutionnaire en matière d'enseignement établie par Liou Chao-chi, ce renégat, agent de l'ennemi, traître à la classe ouvrière, je suis entrée dans la Ferme Nieoutienyang, cette grande école de la pensée-maotsétoung mise sur pied par l'Armée populaire de Libération de Chine, afin de me faire rééduquer. A la lumière de la directive du "7 Mai"[2] avancée par le président Mao, grâce à l'éducation que j'ai reçue

[1] Membre de la Compagnie des étudiants d'une unité de l'A.P.L. de Chine stationnée à Canton.

[2] Dans sa lettre du 7 mai 1966 adressée au vice-président Lin Piao, notre grand dirigeant, le président Mao, a donné une très importante directive qui appelle l'A.P.L., les usines, régions rurales, établissements d'enseignement, services commerciaux, services d'usage public, organismes du Parti et de l'administration à se transformer tous en grandes écoles pour la révolutionnarisation.

des soldats de l'A.P.L. et après m'être aguerrie dans un dur travail, j'ai fait mes premiers pas dans la voie révolutionnaire indiquée par le président Mao. Au début de cette année, j'ai eu l'honneur de participer à la Conférence des représentants des membres actifs pour l'étude et l'application vivantes de la pensée-maotsétoung, convoquée par les troupes stationnées à Canton.

Par la pratique, j'ai acquis une compréhension profonde du fait que la voie de l'intégration des intellectuels aux ouvriers, paysans et soldats, indiquée par le président Mao, est la seule voie juste pour le mouvement de la jeunesse; je suivrai donc à jamais cette brillante voie, en prenant pour toujours et sincèrement comme professeurs les ouvriers, paysans et soldats en vue de me faire rééduquer, de changer radicalement ma vieille idéologie et de me transformer en une intellectuelle qui soit la bienvenue auprès d'eux.

Prendre conscience en travaillant dur de la nécessité de se faire rééduquer

J'ai fait sept à huit années d'études à l'Ecole spéciale des arts du Kouangtong. Empoisonnée par la ligne révisionniste en matière d'enseignement, je me détachai de la politique prolétarienne, des ouvriers, paysans et soldats ainsi que du travail manuel, et je me consacrais corps et âme à apprendre à pincer du luth à quatre cordes avec l'idée de tout acquérir grâce à mes mains habiles et à mon talent. A la fin de mes études, une équipe de l'A.P.L. chargée de la propagande de la pensée-maotsétoung dans notre école nous transmit le grand appel du président Mao, nous appelant à nous engager dans la voie

de l'intégration aux ouvriers, paysans et soldats, et à recevoir dans le travail l'éducation de ces derniers. En septembre 1968, je vins donc à la Ferme Nieoutienyang, établie par une unité de l'A.P.L., afin de m'aguerrir dans le travail.

Dès notre arrivée, la première leçon que les soldats nous ont donnée porta sur l'étude de la brillante "directive du 7 Mai" et d'autres enseignements du président Mao concernant la fusion des intellectuels avec les ouvriers, paysans et soldats; ils nous invitèrent à discuter la question de savoir si la participation au travail manuel avait pour but d'éliminer la source du révisionnisme ou d'obtenir des privilèges dans les domaines politiques, nous aidant ainsi à adopter une attitude correcte sur la rééducation et la formation obtenue dans le travail. Les camarades de l'A.P.L. nous ont fait part de leur expérience sur la réalisation de la révolutionnarisation idéologique en persévérant dans le travail, acquise à la lumière de la "directive du 7 Mai" avancée par le président Mao. Tout cela constitua pour moi une grande leçon et me fit comprendre que je venais ici non pas pour obtenir des privilèges politiques, mais pour transformer radicalement mes idées anciennes afin de réaliser ma révolutionnarisation idéologique.

Notre premier travail fut le sarclage. Une fois dans les rizières, je me mis à chercher l'herbe d'un bout à l'autre et, n'en trouvant pas un brin, je dis alors au sous-chef de compagnie: "Je ne vois pas quelle herbe on nous demande d'arracher." Il me répondit, en m'en montrant une touffe, qu'il fallait arracher l'ivraie. Je m'aperçus alors avec étonnement que l'ivraie et les plants de riz se ressemblaient tellement que je n'avais même pas su faire la distinction; j'en eus vraiment honte. Ce qui me pous-

sa encore davantage à haïr la ligne révisionniste en matière d'enseignement qui m'avait rendue aussi incapable.

Peu de temps après, un ouragan d'une force de 11° sévit dans notre région; la digue était gravement menacée. A ce moment critique, les soldats de l'A.P.L. accoururent, en dépit du vent et de la pluie, vers la mer déchaînée pour défendre la digue. Faisant fi du danger, ils grimpèrent sur les toits de nos maisons chancelant sous les coups violents de la tempête pour les consolider. Alors que moi, je restais là sans oser y monter. Si les maisons s'écroulaient, pensai-je, et que je me casse les bras ou les jambes, je ne pourrais plus jouer du luth à quatre cordes, mon avenir serait gâché à jamais. Après l'ouragan, ayant en vue de résoudre ces problèmes, j'ai étudié à plusieurs reprises les "Trois articles les plus lus", brillant ouvrage du président Mao: *Servir le peuple*, *A la mémoire de Norman Béthune* et *Comment Yukong déplaça les montagnes*; je compris alors que ces vaillantes actions des soldats sont dictées par l'éducation puisée dans ces trois articles. Je constatai aussi l'existence de l'égoïsme bourgeois dans mon esprit: En toute chose, je pensais d'abord à ma sécurité personnelle, il est évident que dans les moments critiques, je ne pourrais, à l'exemple des soldats de l'A.P.L., me jeter dans un travail pénible et me sacrifier, pas plus que faire de tout cœur la révolution et servir entièrement le peuple. C'est alors que je me rendis compte de la nécessité et de l'urgence que présentait la rééducation des intellectuels par les ouvriers, paysans et soldats. A la lumière des "Trois articles les plus lus", j'ai critiqué sévèrement la "philosophie de la survie" prônée par le grand renégat Liou Chao-chi, ainsi que ma conception du monde bourgeoise qui conduit à servir uniquement l'intérêt personnel. Au

cours de la construction d'une digue le long de la côte, en pensant que ce n'était pas là une simple participation au travail manuel mais une lutte pour l'application de la ligne révolutionnaire du président Mao, une lutte contre mes idées bourgeoises et l'influence de la "philosophie de la survie" de Liou Chao-chi, j'ai sauté dans les vagues sans hésiter pour pousser les bateaux chargés à plein de sable et de terre. L'eau de mer brûlait mes pieds tout blessés par les coquillages, mais je ne m'en préoccupais pas et continuais à travailler; lorsque je sentais la fatigue me gagner, je récitais le brillant enseignement du président Mao: **"S'armer de résolution, ne reculer devant aucun sacrifice et surmonter toutes les difficultés pour remporter la victoire"**. C'est ainsi que je combattis la tentation de céder à la fatigue et que je persistai dans le travail.

Nourrie de la pensée-maotsétoung, aidée par les soldats et m'étant aguerrie dans une participation répétée à la lutte idéologique et au travail manuel, peu à peu je parvins à substituer des idées nouvelles à mes idées anciennes. C'est alors seulement que je commençai à me rendre compte de la nécessité pour les intellectuels d'être rééduqués par les ouvriers, paysans et soldats.

Transformer sa conception du monde dans un dur travail

Nous étions en plein travail lorsque fut publiée cette nouvelle directive du président Mao: **"La majorité, voire la grande majorité de ceux qui ont été formés dans les vieilles écoles peuvent se fondre avec les ouvriers, paysans et soldats; certains d'entre eux ont même des inven-**

tions et des créations à leur actif. Cependant, ils doivent se placer sous la direction d'une ligne juste, se faire rééduquer par les ouvriers, paysans et soldats, et rejeter radicalement leur vieille idéologie. A de tels intellectuels, les ouvriers, paysans et soldats font bon accueil." Je l'étudiai maintes et maintes fois, en liaison avec mon expérience pratique de la rééducation que ces derniers m'avait dispensée. Avec ma compréhension approfondie de la clairvoyance et de la justesse de cette directive, je trouvai que chacun de ses mots et chacune de ses phrases touchaient le fond de mon cœur, je me sentis alors plus résolue que jamais à recevoir la rééducation des ouvriers, paysans et soldats. Pour moi personnellement, **"rejeter radicalement la vieille idéologie"** revient à dire qu'il me faut d'abord rejeter l'idée de recherche de la "spécialisation" qui au fond est synonyme de désir de "renom et célébrité", état d'esprit dont le poison m'a été profondément inculqué par la ligne révisionniste en matière d'enseignement avancée par le grand renégat Liou Chao-chi, et qui constitue un obstacle de taille sur le chemin de ma rééducation. En fait, la lutte contre l'idée révisionniste de recherche de la "spécialisation" est une lutte entre les deux lignes et les deux conceptions du monde.

Une autre fois que nous arrachions l'ivraie, mon désir de "renom et célébrité" vint encore à redresser la tête. Pour arracher l'herbe avec ses racines, il faut enfoncer les mains dans la boue. A creuser de la sorte, me dis-je, mes deux ongles longs vont se casser, ces deux ongles que j'ai laissé pousser pendant plusieurs années et qui me sont indispensables pour jouer du luth! Après avoir passé la journée à arracher de l'herbe, mes doigts étaient tout rouges et douloureux. Qu'est-ce que j'allais faire si

mes doigts devenaient gros et raides et inaptes à bien jouer du luth? Cette idée me rendit d'humeur bien sombre.

L'instructeur politique s'en aperçut et, saisissant ma pensée sur le vif, étudia avec moi les "Trois articles les plus lus"; il me raconta encore l'histoire des malheurs de sa famille, ce qui me fit songer à celle de la mienne: Nous avions chez nous huit bouches à nourrir et, comme tant d'autres familles pauvres de l'ancienne société, nous étions menacés à tout moment de mourir de faim. Mon père travaillait pour un capitaliste. Ma mère, accablée de fatigue par un travail écrasant, tomba malade et, faute d'argent pour se soigner, nous quitta bientôt. C'est grâce au président Mao que nous sommes libérés et connaissons une vie heureuse. Moi qui suis une fille du peuple pauvre, je dois aimer le travail manuel; mais pourquoi, après avoir fait une dizaine d'années d'études, est-ce que je dédaigne le peuple travailleur? Pourquoi est-ce que je ne participe pas volontiers au travail manuel? Et pourquoi ne pensé-je qu'à me faire une renommée et à devenir une célébrité? Je m'interrogeai alors avec reproche: Tchen Houei-ming! Si tu cherches à protéger tes mains fines, n'est-ce pas justement pour protéger l'idéologie révisionniste? Si tu veux conserver tes ongles longs, n'est-ce pas justement pour conserver les racines pernicieuses du révisionnisme? Je constatai à quel point j'avais été victime de la ligne révisionniste contre-révolutionnaire de Liou Chao-chi en matière d'enseignement! Résolue à me débarrasser de son influence néfaste, je coupai mes ongles longs et participai au sarclage avec une attitude toute nouvelle. Mes doigts rouges et enflés devenaient douloureux chaque fois que j'enfonçais mes mains dans la boue, mais à la pensée que par là même

j'arrachais la racine du révisionnisme en moi, j'oubliais la douleur.

La transformation idéologique n'est pas chose facile. Afin que je puisse m'aguerrir plus rapidement, les dirigeants m'envoyèrent à la cuisine; je devais non seulement préparer les repas, mais aussi m'occuper du travail de la porcherie. Je redoutais le couperet et, chaque fois que je m'en servais pour couper les légumes, je frémissais de peur à l'idée que je risquais de me sectionner un doigt. Pour me tremper dans le travail, pensai-je, j'ai coupé mes ongles, mais ils repousseront; si je me coupais un doigt, cela ne serait pas la même chose. Encore une fois il se passait quelque chose dans ma tête; les soldats de ma compagnie le remarquèrent et me parlèrent à cœur ouvert en m'aidant à étudier les œuvres du président Mao. Le président Mao a dit: **"Pour que les intellectuels puissent se fondre avec les masses populaires, puissent les servir, il faut du temps, le temps qu'ils apprennent, eux et les masses, à se connaître mutuellement. Il est possible, il est même inévitable que cela n'aille pas sans beaucoup de souffrances et de frictions, mais si vous êtes bien résolus, vous arriverez au but."** Comparant ma pensée à l'enseignement du président Mao, je constatai que mes ambitions de "renom et célébrité" n'étaient pas encore complètement extirpées et que ma révolution idéologique était bien loin d'atteindre le plus profond de mon âme. Toutefois, je compris qu'il me fallait mener la révolution jusque-là pour rejeter complètement mon ancienne idéologie, afin d'éliminer totalement les conceptions empoisonnées de quête de la renommée et souci de l'intérêt personnel. Aussi, profitais-je de toute occasion pour combattre mon égoïsme et réfuter le révisionnisme, que ce soit dans la cuisine ou dans la porcherie, et je cri-

tiquais sévèrement, prenant pour arme la grande pensée-maotsétoung, le désir de renom et la préoccupation de l'intérêt personnel qui s'étaient enracinés au plus profond de moi. Je considérais donc que transporter avec la palanche des seaux d'eau ou de la nourriture pour les cochons, c'était porter "une charge pour la révolution, le cœur tourné vers le soleil rouge". Et cela me rendait de plus en plus forte. C'est dans cette grande école de la pensée-maotsétoung qu'est l'A.P.L. que j'ai assimilé une nourriture politique, que mes forces pour continuer à progresser se sont accrues et que j'ai remporté des victoires successives sur le plan idéologique.

Au début de cette année, j'ai assisté à la réunion des membres actifs pour l'étude et l'application vivantes de la pensée-maotsétoung, organisée par les troupes stationnées à Canton. J'étais parmi ces membres actifs de l'A.P.L., et leurs exploits héroïques m'éduquèrent profondément. Par exemple celui du camarade Yuan Yi-sien, instructeur politique d'une unité, qui se jeta héroïquement, au moment décisif, sur une grenade qui explosait accidentellement; il perdit sa main droite, mais sauva la vie de ses compagnons d'armes. A entendre ses exploits, quand je pensai que je craignais de me couper un doigt ou de me casser un bras, je me sentis toute confuse. Deux paires de mains semblables, mais tandis que les mains de ce camarade de l'A.P.L. ont pu accomplir des exploits ébranlant ciel et terre, reflétant les rayons lumineux de la pensée-maotsétoung, moi, je protégeais les miennes par tous les moyens; et plus je les protégeais, plus je révélais mon hideuse âme égoïste, bourgeoise. Comme j'avais l'esprit mesquin! Au cours de ces quelques mois où je me suis aguerrie dans le travail, j'ai compris que pour transformer la conception du monde

des intellectuels, il leur fallait aller parmi les masses des ouvriers, paysans et soldats, prendre ceux-ci pour professeurs et se faire sincèrement rééduquer par eux, afin d'entreprendre une révolution radicale jusqu'au plus profond de leur âme.

En travaillant dur faire sienne la conception de mettre la littérature et l'art au service des ouvriers, paysans et soldats

La participation au travail manuel et la rééducation par les ouvriers, paysans et soldats me donnèrent une nouvelle vie aussi bien dans le domaine artistique que dans celui de l'idéologie.

Peu de temps après mon arrivée dans l'armée, les commandants de l'unité m'avaient demandé de prendre l'arme littéraire et artistique pour propager la pensée-maotsétoung. Comme la nouvelle directive du président Mao demandant d'"**accomplir la révolution prolétarienne dans l'enseignement**" venait d'être publiée, le soir même, je la mis, non sans peine, en musique et, le lendemain, je présentai mon œuvre aux soldats. A mon grand désespoir, ils ne l'apprécièrent pas, trouvant que la musique était sans force et n'exprimait ni combativité ni sentiments prolétariens! A ces critiques, je devins cramoisie, sans pour autant les admettre. Je me disais que ces soldats "ne comprenaient rien à l'art" et "étaient incapables de l'apprécier". L'instructeur politique adjoint m'aida patiemment et me conseilla de chercher les raisons de ma défaite sous l'angle de la position de classe et du sentiment de classe. Ensuite, il étudia avec moi les enseignements du président Mao: "**Notre littérature et notre art**

servent au même titre la grande masse du peuple, au premier chef les ouvriers, les paysans et les soldats; ils sont créés pour eux et utilisés par eux." "Si nos écrivains et artistes venus des milieux intellectuels veulent que leurs œuvres soient bien accueillies par les masses, il faut que leurs pensées et leurs sentiments changent, il faut qu'ils se rééduquent." Ces enseignements du président Mao me firent revoir ma vieille école et la petite pièce pour les exercices dans laquelle je devais, suivant les principes des "sommités" bourgeoises, rester enfermée toute la journée. C'était vraiment comme on dit: "se consacrer corps et âme à jouer du luth, sans s'inquiéter de ce qui se passe de l'autre côté de la fenêtre". Victime de la ligne révisionniste dans l'enseignement, j'avais été peu à peu corrompue par l'idéologie féodale, capitaliste et révisionniste. Certes, sans me rééduquer radicalement, comment pourrais-je composer des morceaux qui reçoivent bon accueil des ouvriers, paysans et soldats? J'ai compris alors que la critique des soldats était juste, car elle reflétait leurs profonds sentiments prolétariens et leur position prolétarienne apte à tracer une nette ligne de démarcation entre l'amour et la haine.

Dans mes contacts avec les ouvriers, paysans et soldats, j'ai pu me rendre pleinement compte qu'ils sont mes meilleurs professeurs. Je dois apprendre auprès d'eux, m'inspirer de leurs sentiments prolétariens, de leur fidélité sans borne au président Mao. Touchée profondément par leurs multiples exploits héroïques qui constituent pour moi de bonnes leçons et qui m'encouragent à chaque instant, comment ne pas composer pour eux? Comment ne pas chanter leurs louanges? L'automne dernier, dans un combat contre un ouragan des plus violents, j'ai vu

de mes propres yeux comment les soldats de l'A.P.L. luttaient contre le vent furieux et les vagues menaçantes: sans faire aucun cas de leur sécurité personnelle, ils accouraient partout où c'était le plus dangereux, tout cela pour protéger la digue de Nieoutienyang, pour sauver des vies et les biens des masses populaires. J'ai vu aussi des commandants d'âge avancé et de faible santé lutter côte à côte avec les combattants. M'inspirant de toutes ces scènes émouvantes de combat qui m'ont beaucoup éduquée et encouragée, j'ai composé et écrit une petite pièce d'opéra. Au cours du travail manuel où il m'a été donné de m'aguerrir, j'ai composé encore une vingtaine de chansons à l'éloge des soldats de l'A.P.L.; tout cela m'a fourni matière à une dizaine de représentations qui furent l'objet d'un bon accueil des soldats. Ceux-ci firent en effet remarquer: "Les sentiments de notre musicienne ont changé, et même sa musique a un air plus révolutionnaire qu'avant."

Les "sommités" bourgeoises prétendaient autrefois que pour bien interpréter une belle musique sur le luth à quatre cordes, il n'y avait qu'un moyen: exercer ses doigts pour qu'ils acquièrent plus de souplesse et de virtuosité. Ce ne sont là qu'absurdités. Grâce au travail manuel et à l'éducation reçue dans cette grande école de la pensée-maotsétoung qu'est l'A.P.L., mes pensées et mes sentiments ont changé. Ma santé est devenue plus solide et mes mains ont maintenant plus de force pour jouer de mon instrument. Je me rends pleinement compte que c'est seulement en s'engageant dans la voie indiquée par le président Mao, c'est-à-dire la fusion avec les ouvriers, paysans et soldats pour se faire rééduquer par eux, et en se mettant sous le commandement de la

pensée-maotsétoung que l'on peut interpréter une musique à la louange de la brillante pensée-maotsétoung et reflétant la fierté révolutionnaire de notre époque héroïque, une musique qui reçoive un bon accueil des ouvriers, paysans et soldats.

ETRE TOUTE SA VIE UNE DIGNE FILLE DES PATRES PAUVRES

par Wou Hsiao-ming[1]

Suivre la voie indiquée par le président Mao

Avant de quitter Pékin, en novembre 1967, pour la région pastorale de la bannière d'Ouchoumouchin-ouest, ligue de Silingol, en Mongolie intérieure, j'étais élève du premier cycle à l'Ecole secondaire de Jeunes filles N° 3 de Pékin. Contaminée par la ligne révisionniste en matière d'enseignement, je n'avais qu'une idée en tête: entrer dans une école très renommée et devenir plus tard spécialiste ou maître de recherches. Plus j'y songeais, plus je trouvais qu'une jeune fille ayant de l'instruction serait "sans avenir" si elle allait se fixer dans les régions montagneuses ou à la campagne. Je pris la décision de ne pas y aller. A vrai dire, je redoutais les épreuves et considérais la campagne comme arriérée.

[1] Jeune intellectuelle devenue un nouveau pâtre des steppes de Mongolie intérieure.

La vaste critique révolutionnaire, au cours de la Grande Révolution culturelle prolétarienne d'importance historique, m'a profondément éduquée. Comme dès mon enfance, j'étais restée à l'écart du travail manuel, je devrais donc, pensais-je, aller parmi le peuple travailleur pour m'aguerrir et me faire rééduquer par lui. Autrement, comment pourrais-je devenir une continuatrice de la cause révolutionnaire du prolétariat? Peu de temps après, la région autonome de Mongolie intérieure envoya des camarades à Pékin pour prendre contact avec les jeunes gens instruits désirant se fixer à la campagne. Je décidai alors de me joindre à eux. Cependant, j'entendis dire qu'on rencontrerait de nombreuses difficultés dans cette région, telles que différences de nationalité, de langue, de coutume, de mœurs et de climat. Quelle attitude prendre face à ces problèmes? Le président Mao nous a enseigné: **"C'est pour vaincre ces difficultés que nous y allons travailler et lutter. Un bon camarade est celui qui tient d'autant plus à aller dans un endroit que les difficultés y sont plus grandes."** Maintenant, ces difficultés sont comme des charges placées devant moi, et qui me défient de les hisser sur mes épaules.

Je pensais: En tant que garde rouge du président Mao, je ne dois pas me laisser arrêter par quelques difficultés de si peu d'importance. Le président Mao a lancé aux jeunes gens instruits l'appel de s'intégrer aux ouvriers et paysans. J'y répondrai fermement.

J'ai fait part de ma décision à mon père et ma mère. Après avoir étudié ensemble les œuvres du président Mao, ils ont fini par consentir à ce que j'aille me fixer en Mongolie intérieure, pour suivre la voie de l'intégration aux ouvriers, paysans et soldats. Puis ils sont allés de-

mander l'approbation de l'Equipe de formation militaire et politique de mon école.

Ne jamais oublier les souffrances de classe

Il y a deux ans, quand nous sommes arrivés, en hiver, dans la région pastorale, notre camion n'était pas encore entré dans les pâturages que les pâtres pauvres venus de très loin à cheval accoururent à notre rencontre; chacun agitait un petit livre rouge des *Citations du président Mao Tsétoung* en scandant: "Vive le président Mao!" Nous étions tous très émus. "Avez-vous vu le président Mao?" fut la première question qu'ils nous posèrent à notre descente du camion. Certains d'entre nous répondirent qu'ils l'avaient vu deux fois, d'autres trois fois. Quand nous leur avons dit que le président Mao était en très bonne santé, ils s'en réjouirent énormément. "Nous vous attendions depuis longtemps, dirent-ils, vous êtes les gardes rouges envoyés par le président Mao, des pâtres de type nouveau de nos steppes; vous êtes les bienvenus!" Très touchés, nous ne savions que répondre; alors, sans se donner le mot, tout le monde cria d'une seule voix: "Vive le président Mao! Qu'il vive très longtemps!"

Sous la lumière resplendissante de la pensée-mao-tsétoung, la steppe est devenue une région belle et prospère de notre patrie. Cette lumière éclaire les tentes mongoles aussi bien que le cœur des pâtres pauvres. Ceux-ci vouent une affection des plus profondes au président Mao et nourrissent une haine implacable à l'égard des ennemis de classe. Nous avons reçu, dès notre arrivée, de très profondes leçons de classe.

J'ai fait connaissance d'un pâtre pauvre nommé Sangkiéwang. C'est un homme d'une cinquantaine d'années qui a perdu la vue, et son corps est couvert de cicatrices laissées par l'ancienne société. Il aime à raconter, même lorsqu'il est malade, les souffrances de classe qu'il a endurées sous l'ancien régime. "Si j'évoque, dit-il, mes souffrances de classe devant les personnes âgées, c'est pour qu'elles les gardent toujours gravées dans leur cœur et qu'elles sachent apprécier dans toute sa valeur la vie heureuse d'aujourd'hui; si je les fais connaître aux jeunes, c'est pour qu'ils se rendent mieux compte du bonheur d'aujourd'hui. Sans le président Mao, moi, Sangkiéwang, je ne serais plus en vie. C'est pourquoi, jusqu'à mon dernier souffle, je montrerai à tous quelle vie heureuse le président Mao nous a apportée." Sangkiéwang ne sait pas lire, mais il s'est efforcé d'étudier les œuvres du président Mao en apprenant par cœur et une à une chaque phrase qu'on lui lisait, et en deux mois il était capable de réciter *Servir le peuple*. Maintenant, il sait par cœur les "Trois articles les plus lus" et un grand nombre de citations du président Mao.

Un autre pâtre pauvre, qui avait aussi beaucoup souffert avant la Libération, nous raconta l'histoire de sa famille. Très ému, il s'inclina d'abord profondément devant le portrait du président Mao et entonna "L'Orient rouge". Ensuite, il ôta sa veste, nous montrant son torse meurtri par les coups de fouet et nous donnant ainsi des preuves irréfutables des crimes monstrueux commis par les seigneurs féodaux, les nobles et les propriétaires de pâturages envers les larges masses de pâtres pauvres! Les yeux pleins de larmes, il dit: "Opprimé et exploité plus de la moitié de ma vie par les seigneurs et les pro-

priétaires féodaux, j'ai été traité comme une bête de somme; c'est le président Mao qui m'a sauvé, c'est lui qui m'a donné ce bonheur d'aujourd'hui. Je serai toujours fidèle au président Mao et, en le suivant, je ferai la révolution toute ma vie durant. Liou Chao-chi, ce renégat, agent de l'ennemi et traître à la classe ouvrière, ainsi que ses agents tentaient de restaurer le capitalisme en vue de nous imposer de nouveau une vie de souffrances. Nous, les pâtres pauvres, nous ne les laisserons jamais faire. Et vous, les jeunes, vous devez garder gravé en mémoire cet enseignement du président Mao: **'Ne jamais oublier la lutte de classes.'** "

Ces faits vivants qui nous ont mis en présence de la lutte de classes acharnée se déroulant dans la steppe nous ont profondément éduqués. Nous, les jeunes gens instruits, ne devons jamais oublier les souffrances de classe, et nous devons nous unir résolument avec les masses de pâtres pauvres, en faisant nôtres leurs sentiments prolétariens qui établissent une nette démarcation entre l'affection et la haine. Il nous faut acquérir leur ferme position prolétarienne, nous rééduquer et nous aguerrir dans une lutte de classes impétueuse.

Apprendre auprès des pâtres pauvres

Le président Mao nous enseigne: "**La masse des intellectuels révolutionnaires de Chine doivent prendre conscience de la nécessité de se lier avec les paysans, . . . Il faut qu'ils aillent avec enthousiasme dans les régions rurales, qu'ils abandonnent leur accoutrement d'étudiant pour revêtir l'habit de toile grossière et qu'ils se mettent de bon gré à la tâche, si modeste soit-elle, . . .**"

Au début, nous habitions à dix une yourte mongole, la cuisine se faisait à deux et par roulement. Quand ce fut à notre tour, ma camarade et moi, nous nous levâmes si tôt qu'on eût dit que nous allions accomplir une tâche fabuleuse. N'étant pas très compétentes pour allumer le poêle, ce ne fut qu'après avoir bien empesté la tente avec une fumée si épaisse que nos larmes se mêlaient à l'eau coulant de notre nez que nous réussîmes à le faire ronfler. Qu'allions-nous préparer? Nous décidâmes de faire de la bouillie de riz, ce qui était le plus facile pour nous. Le déjeuner achevé, certaines s'en allèrent paître les moutons, d'autres s'occuper des chevaux. Dans l'après-midi, l'heure du retour approchant, il fallait penser au souper. Mais que faire? Puisque le gruau de riz du matin avait été bien réussi, nous devions consolider ce succès. Nous avons donc encore préparé de la bouillie. Cette fois nos camarades l'avalèrent sans mot dire. Pour moi, j'avais beaucoup de regrets, en pensant qu'elles avaient eu deux repas peu consistants après une dure journée de travail et par un temps si froid.

Tout en me reprochant d'être incapable à ce point, j'accusais les écoles dominées par la ligne révisionniste en matière d'enseignement qui nous avaient tenues à l'écart du travail manuel dès notre enfance, de sorte que nous nous trouvions coupées des masses ouvrières et paysannes en menant une vie de bons à rien. Grâce au président Mao, nous avons eu l'occasion de venir ici nous tremper, nous devons donc nous y fixer en **nous mettant de bon gré à la tâche, si modeste soit-elle.** Et c'est ainsi qu'après six mois de pratique, je suis devenue capable de tout faire en matière de cuisine.

Dans mes débuts au travail, je croyais qu'étant instruite, je pouvais tout apprendre aisément. Aussi étais-

je remplie de suffisance. Ce qui me conduisit à des initiatives bien ridicules. Ayant souvent vu des pâtres pousser un agneau sous le ventre d'une brebis pour qu'elle le nourrisse, et pensant que c'était chose facile, je pris moi aussi un agneau et le fourrai sous une brebis. A peine eus-je lâché l'agneau que la brebis se mit à cabrioler et le repoussa. "C'est peut-être, pensai-je, parce que cette brebis n'est pas docile!" Je mis l'agneau sous le ventre d'une autre bête, qui ne se montra pas plus complaisante, et je recommençai plusieurs fois l'opération avec d'autres brebis sans obtenir de meilleurs résultats. Je finis par aller en demander la raison aux pâtres qui se mirent tous à rire en m'apprenant qu'une brebis ne nourrissait pas l'agneau d'une autre! Il en est bien comme l'indique cet enseignement du président Mao: **". . . au fond beaucoup de soi-disant intellectuels sont bien ignorants". "Les masses sont les véritables héros, alors que nous-mêmes, nous sommes souvent d'une naïveté ridicule. Faute de comprendre cela, il nous sera impossible d'acquérir les connaissances même les plus élémentaires."** Dès lors, je fus bien résolue à prendre pour professeurs les pâtres pauvres et à me mettre pour toujours sagement à leur école.

Un jour que j'étais allée faire paître les moutons, une brebis mit bas un agneau, et le nouveau-né marchait avec peine. Au retour, je voulais le porter dans mes bras, mais en le voyant tout souillé, j'eus peur qu'il me salisse. Que faire? Je pensai que le mieux était de le laisser marcher lentement tout seul. La nuit allait tomber; comme je n'étais pas encore de retour, le père Ahpa, très inquiet, vint à ma rencontre. Voyant la scène, il me dit: "Il est trop jeune; il n'a pas la force de marcher!" Puis il se baissa et prit l'agneau dans ses bras. J'étais si con-

fuse que j'aurais voulu me cacher dans un trou de souris. Pourquoi, me demandai-je, ce que peut faire un pâtre pauvre, moi, n'en suis-je pas capable?

Rentrée à la maison, j'étudiai les œuvres du président Mao, ayant en vue ce problème à résoudre, et j'en tirai cette conclusion: Je vis parmi les pâtres pauvres, et pourtant je garde toujours en moi la mentalité de me croire supérieure aux pâtres, et donc de trouver naturel que ces derniers fassent les travaux durs, fatigants et sales, et que moi, je me réserve les travaux légers et plus propres. De la sorte, comment pourrais-je, conformément à l'enseignement du président Mao, m'intégrer sur le plan de l'idéologie et des sentiments au peuple travailleur? Et comment pourrait-il me traiter comme un des siens?

Une autre fois, l'idée me vint de laver la robe d'un pâtre, accrochée dehors; mais comme elle était assez sale, j'hésitai un moment. Puis, me rappelant les paroles du président Mao: **"Les plus propres étaient encore les ouvriers et les paysans, plus propres, malgré leurs mains noires et la bouse qui collait à leurs pieds, que tous les intellectuels bourgeois et petits-bourgeois"**, je crus l'entendre me critiquer! Je décidai alors de laver la robe. Je compris que ce n'était pas là l'affaire de laver une robe, mais surtout le nettoyage de mes idées erronées. Avant de venir me fixer ici, lorsque j'étais encore au lycée, je ne m'étais jamais aperçue que je redoutais le travail salissant et fatigant. Ce ne fut qu'au cours de ces quelques mois de contact avec les pâtres pauvres que toutes mes idées pernicieuses apparurent au grand jour. Comme je hais cette ligne révisionniste en matière d'enseignement qui m'a empoisonnée à ce point!

Par la suite, je décidai de me poser trois questions avant d'entreprendre un travail: 1° A quel enseignement

du président Mao dois-je me conformer? 2° Comment agiraient les pâtres pauvres? 3° Quelle doit-être ma conduite? De la sorte, je trouverais, dans chaque travail, le principe pour me guider et l'exemple à suivre; ce qui me permettrait de me conduire comme il faut et de me conformer dans mes paroles et mes actions à la pensée-maotsétoung, ainsi qu'aux intérêts et aux sentiments des larges masses de pâtres pauvres.

Etre toute sa vie une digne fille des pâtres pauvres

Si grands que soient le ciel et la terre, plus grands encore sont les bienfaits du Parti. Si profonds que soient les fleuves et la mer, ils sont moins profonds que la fraternité de classe. Un peu plus de huit mois de contact avec les pâtres pauvres nous ont suffit pour nouer avec eux de profonds liens d'affection. Au printemps dernier, à l'époque de l'agnelage, les dix jeunes filles que nous étions durent aller loger séparément dans dix familles de pâtres pauvres; au moment de la séparation, nous avons senti quelques regrets. Mais au bout de deux mois, aucune d'entre nous n'avait plus eu envie de revenir au dortoir. Les pâtres pauvres nourrissaient aussi pour nous de plus profonds sentiments. Au début, ils nous appelaient "les jeunes intellectuelles venues de Pékin". Maintenant que nous vivons parmi eux, ils nous traitent comme des membres de la famille, ils disent à tous ceux qu'ils rencontrent: "C'est mon enfant", "C'est ma fillette".

Un jour de grand vent, j'avais mené plus de cinq cents moutons paître à trois lis de nos tentes. A midi, comme

il faisait toujours mauvais temps, je décidai de ne pas rentrer manger. Qui aurait pensé que la vieille maman de chez moi, âgée de plus de soixante ans, se serait mise pour cela dans tous ses états! Ne me voyant toujours pas rentrer, elle prépara des galettes qu'elle enveloppa d'abord dans du papier, puis dans une serviette de toile et mit enfin, pour les garder au chaud, contre elle dans sa robe, et s'en vint me les apporter. Quand elle déposa dans mes mains les galettes encore toutes fumantes, je ne savais comment lui exprimer ma reconnaissance. Lorsque j'étais à l'école, nous affirmions, mes camarades et moi, que la fraternité de classe était plus profonde que la mer, mais c'est seulement aujourd'hui que je me rends pleinement compte de toute sa signification. En effet, dans la grande époque de Mao Tsétoung, nous trouvons une famille partout dans la patrie, partout nous avons des êtres chers. Avec les pâtres pauvres armés de la pensée-maotsétoung, nous ne formons qu'une famille. J'ai quitté ma famille de Pékin, mais dans la steppe, je la retrouve; je suis séparée de mes parents, mais tous les pâtres pauvres de la steppe sont mes parents.

Aujourd'hui, je comprends avec plus d'acuité cet enseignement du président Mao à propos des jeunes ayant de l'instruction: "Il y a là [dans les régions rurales] **un univers où ils peuvent donner toute leur mesure.**" Nous, les jeunes intellectuels révolutionnaires, devons consacrer nos plus grands efforts à la lutte de classes et à la lutte pour la production. Cela fait huit mois que j'ai quitté la ville pour les régions frontalières et abandonné ma veste d'étudiante pour prendre la robe mongole. Ce ne sont que mes premiers pas dans la voie de la fusion avec les ouvriers et les paysans, les premiers pas d'une longue marche de dix mille lis, car pour réaliser

véritablement mon vœu qui est de prendre racine dans les régions frontalières, il me faudra soutenir des épreuves idéologiques encore plus dures. Je suis résolue à étudier consciencieusement les œuvres du président Mao, à suivre ses enseignements et à persister toute ma vie dans la voie de la fusion avec les ouvriers, paysans et soldats, voie indiquée par le président Mao, en vue de me réformer idéologiquement, d'être, à l'exemple des pâtres pauvres, toujours fidèle au président Mao et de me comporter, toute ma vie durant, comme leur digne fille, tout en me forgeant pour devenir une continuatrice de la cause révolutionnaire du prolétariat.

SERVIR A JAMAIS LES PAYSANS PAUVRES ET MOYENS-PAUVRES EN SUIVANT L'ENSEIGNEMENT DU PRESIDENT MAO

— Récit sur Tchai Sieou-tchen, jeune fille qui après ses études est retournée dans son pays natal et qui est une activiste de l'étude et l'application vivantes de la pensée-maotsétoung

par le reporter de l'Agence *Hsinhua*

Tchai Sieou-tchen, jeune fille instruite de la brigade de production de Loutsouen, commune populaire de Tongnantchao du district de Fangchan dans la banlieue de Pékin, est la bienvenue parmi les paysans pauvres et moyens-pauvres depuis son retour à la campagne. En quelques années, grâce à son étude et application vivantes de la pensée-maotsétoung, et à ses propres efforts,

elle a acquis l'aptitude de servir le peuple corps et âme, **"totalement"** et **"entièrement"** comme nous l'enseigne notre grand dirigeant, le président Mao.

Eclairée par la pensée-maotsétoung

Tchai Sieou-tchen était d'une famille de paysans pauvres, dont aucun membre des générations précédentes n'avait été à l'école. Après avoir fini en 1957 ses études du premier cycle au Lycée de Jeunes filles N° 5 de Pékin, Tchai Sieou-tchen travailla dans une usine, mais, pour cause de maladie, elle la quitta en 1963 pour rentrer dans sa famille à la campagne où elle se reposa pendant plus d'un an. Comme sa santé s'était rétablie peu à peu, elle participa alors aux travaux légers des champs. Mais, empoisonnée par la ligne révisionniste contre-révolutionnaire en matière d'enseignement de Liou Chao-chi, ce renégat, agent de l'ennemi et traître à la classe ouvrière, elle considérait que, pour quelqu'un comme elle qui avait fait quelques années d'études, devenir en fin de compte une simple paysanne, "c'était mal employer ses talents" et "compromettre son avenir". Aussi n'avait-elle pas l'intention de se fixer à la campagne.

Le chef de brigade, le camarade Wang Tong, ancien combattant de l'A.P.L. de retour à la campagne et secrétaire adjoint de la cellule du Parti, devina sa pensée, aussi lui racontait-il souvent l'histoire de la Longue Marche de 25 000 lis accomplie par l'Armée rouge des Ouvriers et des Paysans sous la conduite du président Mao, et les exploits des héros révolutionnaires tels que

Kieou Chao-yun[1], Tong Tsouen-jouei[2], Houang Ki-kouang[3] et autres; il lui expliquait également que le président Mao nous demandait de servir le peuple **"totalement"** et **"entièrement"**, et l'encourageait à bien étudier ses œuvres. Wang Tong en outre lui offrit un livre réunissant les "Trois articles les plus lus", ces brillants ouvrages du président Mao, et lui fit la recommandation suivante: "En fait de lecture, il faut avant tout

[1] Héros de première classe du corps des Volontaires du Peuple chinois. Avant la contre-attaque lancée contre l'ennemi au soir du 11 octobre 1952 à l'ouest de Kimhwa en Corée, en vue de reprendre la hauteur 391, Kieou Chao-yun et les camarades de sa section, pour accomplir l'ordre reçu, prirent position à la faveur de la nuit, la veille de l'attaque, dans un endroit à quelque 60 mètres seulement du front ennemi, afin de surprendre l'ennemi le lendemain à l'approche du soir. Le lendemain à midi, il fut atteint par une bombe au napalm, en dépit de la souffrance atroce qu'il subissait, il ne broncha pas jusqu'à ce qu'il eut fait le sacrifice de sa vie; il réussit ainsi à ce que le détachement dissimulé ne fût pas découvert par l'ennemi, ce qui assura la victoire pour l'ensemble de la bataille.

[2] Héros combattant de l'Armée populaire de Libération de Chine. Au cours de la bataille du 26 mai 1948 pour libérer Longhoua dans le Jéhol (actuellement sous l'administration du Hopei), et pour balayer l'obstacle devant l'avance de nos troupes, il fut chargé de la mission de faire sauter un blockhaus ennemi installé sur un pont. S'étant précipité sous le pont, comme il ne voyait aucun endroit convenable pour placer la charge et que l'heure H approchait, intrépide, il soutint de son bras le paquet d'explosif tout contre le pont, tira le détonateur et détruisit le blockhaus. Il accomplit ainsi victorieusement sa tâche, sacrifiant sa vie en héros.

[3] Héros de classe supérieure du corps des Volontaires du Peuple chinois. En octobre 1952, dans la célèbre bataille de Sangkumryung en Corée, en vue d'enlever un blockhaus camouflé de l'ennemi et de couvrir l'avance de son unité, bien qu'il fût grièvement blessé, il continua fermement à combattre. Au dernier moment, il obtura de son corps la bouche à feu d'une mitrailleuse ennemie, permettant ainsi à son unité d'accomplir sa mission de s'emparer de la hauteur et d'anéantir deux bataillons ennemis, au prix du sacrifice héroïque de sa vie.

étudier les œuvres du président Mao qui sont le trésor des trésors; si l'on s'écarte de la pensée-maotsétoung, on ne saurait rien accomplir." Quand Tchai Sieou-tchen eut étudié les "Trois articles les plus lus", sa compréhension des choses s'en trouva approfondie, et elle pensa plus d'une fois: Tchang Se-teh[1] et Norman Béthune[2], l'un Chinois, l'autre étranger, ont tous les deux donné leur vie pour la cause de la libération du peuple chinois. Et moi, fille de paysans pauvres, qui ai pu terminer le premier cycle du lycée grâce au Parti et à l'Etat, je ne voudrais plus maintenant rester à la campagne pour servir les paysans pauvres et moyens-pauvres? Ne serait-ce pas oublier mon origine? Elle prit alors la résolution de suivre les enseignements du président Mao recommandant de servir le peuple **"totalement"** et **"entièrement"** et faire sien l'esprit d'**"oubli total de soi et entier dévouement aux autres"**.

---

[1] Tchang Se-teh, soldat du Régiment de la Garde du Comité central du Parti communiste chinois, fut un communiste qui servit loyalement les intérêts du peuple — il se joignit à la révolution en 1933, fit la Longue Marche et fut blessé en service. Le 5 septembre 1944, alors qu'il fabriquait du charbon de bois dans les montagnes du district d'Ansai, dans le Chensi du Nord, il périt par suite de l'écroulement d'une meule.

[2] Membre du Parti communiste du Canada et célèbre chirurgien. Pour aider la Chine à mener la Guerre de Résistance contre le Japon, à la tête d'une équipe médicale, il arriva en Chine au début de 1938. Il atteignit Yenan vers mars-avril de la même année et alla peu après dans la région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei. Animé d'un fervent esprit internationaliste et faisant preuve du plus grand dévouement et d'une totale abnégation, le camarade Béthune soigna, pendant près de deux ans, les malades et blessés de la VIII[e] Armée de Route dirigée par le Parti communiste. Il contracta une septicémie en faisant une opération d'urgence et mourut à Tanghsien, dans le Hopei, le 12 novembre 1939, malgré tous les soins qui lui furent prodigués.

Au début de 1965, la brigade la chargea de la prophylaxie vétérinaire. Elle grommela alors: "Une jeune fille, être toujours parmi les bestiaux, avec les cochons, quelle sale besogne, et sans aucun avenir!" A ce moment, le camarade Wang Tong sortit encore les "Trois articles les plus lus" et les étudia avec elle. "Qu'un travail soit sale ou non, lui dit-il, cela dépend de ta pensée; si celle-ci était propre, tu ne trouverais pas que ton travail est sale." La pensée-maotsétoung élargit alors son esprit et elle décida d'extirper de sa tête le concept de l'intérêt personnel et de mener à bien le travail de prophylaxie vétérinaire afin de servir corps et âme les paysans pauvres et moyens-pauvres.

Apprendre ce dont les paysans pauvres et moyens-pauvres ont besoin

Notre grand dirigeant, le président Mao, nous enseigne: **"Si l'on veut acquérir des connaissances, il faut prendre part à la pratique qui transforme la réalité. Si l'on veut connaître le goût d'une poire, il faut la transformer: en la goûtant."** En tant que préposée à la prophylaxie vétérinaire, Tchai Sieou-tchen, suivant l'enseignement du président Mao, se trempa dans la pratique et apprit auprès des paysans pauvres et moyens-pauvres et de ceux qui avaient de l'expérience pratique. Elle alla en premier lieu à la porcherie de l'équipe N° 1 pour nourrir les bêtes. Là, le vieil éleveur Liang Keh-ming, paysan pauvre, l'encouragea à soigner une truie atteinte de paralysie après avoir mis bas. Cela représentait de grosses difficultés pour Tchai Sieou-tchen qui n'était à son poste que depuis quelques jours. Cependant, elle prit

la décision de guérir cette truie en se référant à l'enseignement du président Mao: **"S'armer de résolution, ne reculer devant aucun sacrifice et surmonter toutes les difficultés pour remporter la victoire"** afin de gagner la confiance des paysans pauvres et moyens-pauvres par l'action pratique.

Le lendemain, elle commença à nourrir les porcs, mais elle se mit aussi à feuilleter des livres afin de trouver une méthode pour traiter la maladie de la truie et se rendit à la station vétérinaire pour y recueillir des renseignements. Elle soigna la truie par des piqûres et par des médicaments et alla pour cela chercher conseil auprès des éleveurs expérimentés du village. "Pour soigner cette sorte de paralysie chez la truie, lui dit un vieux paysan pauvre nommé Wang Kai, on ne peut compter seulement sur les piqûres ou les médicaments; il faut aussi lui faire manger de la bouillie de millet pour bien la fortifier." Aussitôt qu'elle eut appris cela, Tchai Sieoutchen alla prendre 5 à 6 livres de millet chez elle pour faire de la bouillie à la truie. Après quelque dix jours de soins, cette dernière se mit sur ses pattes et petit à petit redevint forte et solide; par la suite elle mit bas encore neuf porcelets. Depuis cette affaire, Tchai Sieoutchen redoubla d'efforts pour apprendre avec modestie auprès des vieux paysans pauvres. Elle acquit, après six mois d'efforts, beaucoup de connaissances sur la mise bas, l'élevage, l'engraissement, la reproduction et l'alimentation des porcins ainsi que sur la prévention de leurs maladies. Elle assimila également des connaissances sur l'élevage et la vie du gros bétail — bovins, chevaux, mulets, ânes — de même que sur les ovins.

D'après le règlement, la tâche incombant à la préposée à la prophylaxie vétérinaire comporte seulement les piqû-

res à faire aux porcs, poulets, lapins etc. deux fois par an, au printemps et en automne, et la désinfection des porcheries. Cependant, Tchai Sieou-tchen, guidée par l'esprit de servir le peuple corps et âme, décida d'apprendre à guérir les maladies des bêtes. Avec le soutien des cadres de la brigade et l'aide des camarades de la station vétérinaire, elle arriva en 1966 à maîtriser pour l'essentiel le traitement des maladies fréquentes et courantes des porcs ainsi que de certaines maladies du gros bétail. Une fois, comme la mise bas de la truie du paysan pauvre Yang Ming-kia s'annonçait difficile, on vint la chercher pour délivrer la pauvre bête en danger. Tchai jugea que le seul moyen de la sauver était de faire une intervention par incision. Mais, ayant seulement vu faire cette opération à la station vétérinaire, sans en avoir une expérience pratique, elle eut peur de commettre une maladresse et de porter la responsabilité de la mort de la bête. Au milieu de ses hésitations, elle se rappela l'enseignement du président Mao: servir le peuple **"totalement"**, **"entièrement"** et dans un esprit d'**"oubli total de soi et entier dévouement aux autres"**, et décida de ne pas se soucier des succès ou des échecs personnels. Après s'être remémoré tout le processus de l'opération pratiquée par les camarades de la station vétérinaire, elle commença l'intervention. L'ouverture faite, elle retira d'abord deux petits mort-nés par asphyxie; le troisième était inanimé et elle pratiqua sur lui sans hésiter la respiration artificielle; elle fit de même pour les suivants et réussit ainsi à sauver les quatre qui restaient.

Exercer la prophylaxie vétérinaire et soigner le bétail sont en effet des travaux salissants et fatigants qui demandent à la fois de l'initiative et de la minutie. Mais Tchai Sieou-tchen, guidée par la pensée-maotsétoung et

prête à tout moment à servir le peuple, ne pensa plus à la saleté ni à la fatigue. Par exemple pour examiner parmi le gros bétail les bêtes en état de gestation, il faut d'abord nettoyer l'anus avant de tâter la matrice. Au début, elle trouvait que cela constituait un travail malpropre qui lui répugnait. Mais le président Mao nous a enseigné que **". . . comparés aux ouvriers et aux paysans, les intellectuels non rééduqués n'étaient pas propres; que les plus propres étaient encore les ouvriers et les paysans, plus propres, malgré leurs mains noires et la bouse qui collait à leurs pieds, que tous les intellectuels bourgeois et petits-bourgeois"**; après avoir étudié cet enseignement, elle put vaincre sa répugnance et examiner sans crainte les bêtes pleines.

Lutter continuellement contre la force de l'habitude et l'ancienne idéologie

A part une petite quantité de bêtes gardées pour la reproduction, le bétail doit subir la castration en vue de l'engraissement et de son emploi. La brigade de Loutsouen dépensait chaque année une somme importante pour cette opération, car elle devait faire appel à l'aide extérieure, faute de technicien spécialisé. Au début de 1966, la station vétérinaire de la commune de Tongnantchao lança un appel aux agents préposés à la prophylaxie vétérinaire pour leur demander d'apprendre à châtrer les porcs. Tchai Sieou-tchen crut tout d'abord que cela ne s'adressait qu'au personnel masculin et ne concernait nullement les jeunes filles. Mais se rappelant par la suite l'enseignement du président Mao: **"Tout ce que nous**

faisons est au service du peuple, de quel défaut ne pourrions-nous donc nous débarrasser?", elle se dit que châtrer les porcs, c'était aussi un travail honorable pour servir le peuple; pourquoi donc alors les jeunes filles ne pourraient-elles pas le faire également? Elle décida d'assimiler cette technique.

Dès lors, chaque fois qu'elle avait du temps de libre, elle se rendait à la station vétérinaire à cet effet et y participait parfois au travail. Peu à peu, certaines gens imbus des idées anciennes se mirent à jaser là-dessus au village. Ne pouvant plus se contenir, sa mère lui dit: "Une jeune fille ne doit pas faire un travail pareil." Tchai Sieou-tchen en conçut bien du tourment. Un camarade d'une unité de l'Armée populaire de Libération stationnée à Loutsouen apprit la chose et convoqua à ce sujet une réunion de famille. "Si Sieou-tchen veut apprendre la technique de châtrer les porcs et le gros bétail, dit-il à la mère, c'est là une bonne chose parce que cela rendra service aux paysans pauvres et moyens-pauvres. Ce ne serait nullement conforme à l'enseignement du président Mao demandant de servir le peuple si vous l'en empêchiez!" Le soutien de l'A.P.L. libéra la pensée de la mère qui, tout heureuse, dit à sa fille: "Puisque c'est comme ça, étudie bien à fond cette technique! Notre truie vient de donner neuf porcelets; fais-toi la main sur eux." Dès lors, Tchai Sieou-tchen étudia avec entrain et peu de temps après, elle était capable de pratiquer la castration des porcs, des bœufs et des moutons. Depuis deux ans, elle a châtré gratuitement plus de deux mille porcs, une centaine de moutons et une dizaine de bœufs pour le village, permettant ainsi à la brigade et à ses membres de faire des économies sur ce chapitre.

Se consacrer à servir le peuple

En juillet 1968, une équipe sanitaire de l'A.P.L. arriva à Loutsouen; elle faisait des piqûres et donnait des consultations jour et nuit aux paysans pauvres et moyens-pauvres. Après avoir vu cela, Tchai Sieou-tchen se dit: "Je pourrais soigner par l'acuponcture les paysans pauvres et moyens-pauvres après le départ de l'armée, si je maîtrisais cette méthode." Comme elle avait lu des livres sur l'acuponcture quand elle était en convalescence et connaissait l'emplacement de certains centres nerveux, elle prit part aux études organisées par l'équipe sanitaire de l'A.P.L. dans le village en vue de former des acupuncteurs par une méthode accélérée. Pour éviter des souffrances aux patients, elle pratiquait d'abord les piqûres sur elle-même pour s'exercer, à l'exemple des camarades de l'équipe sanitaire de l'A.P.L. dans le traitement des sourds-muets. Comme elle ne pouvait voir elle-même certains points, elle se piquait alors devant un miroir ou demandait à quelqu'un d'autre de le faire sur elle. Elle a fini par déterminer sur elle une centaine de positions de centres nerveux où l'on pratique couramment l'acuponcture, et ressenti la sensation que le patient pourrait éprouver. Petit à petit, elle commença à pratiquer cette méthode sur les paysans pauvres et moyens-pauvres; les membres de la commune et les cadres du village en furent très contents.

Touan Kin-feng, membre de la commune, atteint d'une paralysie des membres inférieurs, avait dû rester allongé sur son *kang* pendant plus de six mois, malgré les soins qu'on lui avait apportés. Dès son arrivée à la commune, l'équipe sanitaire de l'A.P.L. pratiqua alors sur lui l'acuponcture à plusieurs reprises, et ce fut Tchai Sieou-tchen

qui s'en chargea après le départ de cette équipe. A la suite de deux mois de traitement, ce vieux paysan pouvait marcher à l'aide d'une canne. "J'ai dépensé, dit-il avec joie aux gens qu'il rencontrait, beaucoup d'argent dans des hôpitaux de Pékin sans pouvoir arriver à guérir mes deux jambes. C'est seulement parce que ces soldats envoyés par le président Mao, et qui nous sont chers comme des parents, ont enseigné l'acuponcture à Sieou-tchen que j'ai pu être guéri. Vraiment le président Mao nous est plus cher que père et mère!"

Ayant appris la guérison de Touan Kin-feng, une autre patiente, paralysée depuis deux ans, la grand-mère Wang, vieille paysanne pauvre âgée de plus de 80 ans, demanda aussi à Sieou-tchen de pratiquer sur elle l'acupuncture. Lorsque Tchai Sieou-tchen arriva chez elle, elle la vit étendue toute seule et immobilisée sur son *kang*; naturellement son corps était quelque peu malpropre. A ce moment, Sieou-tchen pensa au noble esprit de servir totalement et entièrement le peuple de Tchang Se-teh et de Norman Béthune; elle alla alors chercher une cuvette d'eau et nettoya le corps de la malade avant de la soigner. Au bout de vingt-sept piqûres, quand la grand-mère Wang descendit du *kang* pour la première fois, elle s'écria en pleurant: "Sieou-tchen! Comment t'exprimer ma reconnaissance?" "C'est au président Mao, dit Sieou-tchen, que tu dois l'adresser et non pas à moi, puisque c'est lui qui m'a recommandé d'agir ainsi." Dès lors, la vieille femme raconta ce fait à tous ceux qu'elle rencontrait.

* * *

Ces dernières années, Tchai Sieou-tchen a mûri et grandi merveilleusement à la lumière de la pensée-mao-

tsétoung; avançant avec courage sur la grande voie révolutionnaire qu'est la fusion avec les paysans pauvres et moyens-pauvres, elle s'est attiré les éloges de ces derniers. Durant la Grande Révolution culturelle prolétarienne déclenchée et dirigée par notre grand dirigeant, le président Mao en personne, elle a reçu une profonde éducation et est maintenant bien trempée. Elle a brisé impitoyablement, avec les jeunes révolutionnaires et les paysans pauvres et moyens-pauvres du village, les activités de sabotage d'une poignée de propriétaires fonciers, paysans riches, contre-révolutionnaires, mauvais éléments et droitiers qui n'étaient pas réformés, et ainsi s'est rebellée avec énergie contre la ligne réactionnaire de la bourgeoisie. Elle se mit à la tête du mouvement pour vaincre l'esprit de clan bourgeois, donnant par là même une impulsion à la grande alliance des deux organisations des masses du village. Puis, elle fut élue membre et membre permanent de la conférence des représentants des paysans de la brigade et de la commune, et admise glorieusement au Parti communiste chinois cette même année, peu avant la Fête du printemps.

Pendant le IX^{e} Congrès du Parti et après sa clôture, nourrie d'un profond sentiment prolétarien et animée d'une affection sans borne pour notre grand dirigeant, le président Mao, Tchai Sieou-tchen propagea avec enthousiasme l'esprit du IX^{e} Congrès, étudia sérieusement les documents émanant du Congrès et décida de s'armer de la brillante théorie du président Mao consistant à continuer la révolution sous la dictature du prolétariat en vue de le suivre sa vie durant pour faire la révolution, servir le peuple et devenir **"entièrement"** et **"totalement"** un agent sanitaire pour la prévention des épizooties, un

"médecin aux pieds nus" au service du peuple, infiniment fidèle au président Mao.

TABLE DES MATIERES

NOTE DE L'EDITEUR 1

S'AGUERRIR ET SE FORMER DANS L'UNIVERS DE LA CAMPAGNE
par le correspondant de *La Chine populaire* (Edition en japonais) 5

SE LIER AUX OUVRIERS LA VIE DURANT
par Pan Yu-ming 32

DIX ANNEES A LA CAMPAGNE
par Hsing Yen-tse 41

PAYSAN, ETUDIANT, PUIS DE NOUVEAU PAYSAN
par Tsi Hsiang-tong 54

SUIVRE FERMEMENT LA VOIE BRILLANTE INDIQUEE PAR LE PRESIDENT MAO
par Tchen Houei-ming 66

ETRE TOUTE SA VIE UNE DIGNE FILLE DES PATRES PAUVRES
par Wou Hsiao-ming 79

SERVIR A JAMAIS LES PAYSANS PAUVRES ET MOYENS-PAUVRES EN SUIVANT L'ENSEIGNEMENT DU PRESIDENT MAO
par le reporter de l'Agence *Hsinhua* 90

走与工农兵相结合的道路

*

外文出版社出版（北京）
1971年（32开）第一版
编号：（法）3050—2273
00043
3—F—1214P